



Vol. IV.

Montréal (Bas-Canada), 1er Juillet 1862.

No. 13.

SOMMAIRE.—Chronique de la Quinzaine.—Bénédictin et pose de la première pierre de la Chapelle de l'Hospice St. Joseph, rue du Cimetière.—Annonce de l'Université Laval.—Étude littéraire VIII: *Les Jourdies* de Mme. Charbonneau.—Le Feuilleton et la Romance de l'Écho.—Œuvre des agrégations.—Chronique Musicale.—Esquisses Nationales: Conte populaire, par P. Stevens.—Feuilleton: Frédéric ou le Jeune Batelier, par Mme. Beecher-Stowe.—Un peu de tout.—Variétés.—Romance: *L'Exilé*.—Musique, Delle, Emma Blain de St. Aubin (Rennes); paroles, Hipp. Violeau.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE.

Montréal, 30 juin 1862.

Dans les entrevues que les cardinaux et évêques ont eues entr'eux à Rome, on s'est beaucoup entretenu des églises de l'Orient, la race Slave

et la race Grecque ont beaucoup occupé l'attention; nous pensons qu'à ce propos on aimera à se rappeler en peu de mots les derniers événements de la Pologne.

Un des spectacles les plus émouvants des derniers temps, dit un publiciste distingué, est celui qui nous a été donné l'année dernière par l'attitude nouvelle de la Pologne vis-à-vis de la Russie: celle-ci embarrassée de sa force et des traditions de sa politique, celle-là, se faisant de sa faiblesse même et de son droit un bouclier inexpugnable. Ce spectacle a duré toute une année, entrêmelé une suite de démonstrations saisissantes, de scènes tragiques, et même de fatalités mystérieuses qui ont fait de cet

événement comme un véritable drame. Puis au bout d'une année, tout est rentré dans le silence, tout a semblé rentrer dans le cours des événements ordinaires ; mais il n'en est rien cependant, car si les manifestations extérieures ont cessé, une démonstration importante a été accomplie et ses suites en demeurent ineffaçables.

Voilà ce qui résulte de tout ce qui s'est accompli ; ce qu'on croyait mort est encore plein de vie : cette absorption complète des provinces polonaises que la Russie croyait presque accomplie n'a pas même commencé. Le problème est toujours le même, irritant, redoutable avec ses difficultés pour l'avenir se reliant à tous les tronçons de l'ancienne nationalité, tronçons séparés violemment entre trois grands empires, mais communiquant toujours par un esprit indestructible et une indissoluble unité.

Pour comprendre ce qui c'est passé, il faut nécessairement remonter à un événement qui ne date pas encore de loin, mais qui a eu déjà des suites incontestables, c'est la guerre d'Orient. Au moment où se dénouait ce grand conflit, on devait parler de la Pologne, au Congrès de Paris ; la France et l'Angleterre étaient d'intelligence ; le jour était choisi, mais l'interpellation n'eut pas de suite devant les promesses formelles du Comte Orloff : *que l'Empereur Alexandre plein d'intentions généreuses allait proclamer une amnistie générale, rendre les anciennes institutions nationales, délivrer la religion de ses entraves, enfin mettre l'instruction publique sur un pied plus libéral et plus national.*

Le Congrès de Paris finit ses délibérations, et un mois plus tard l'Empereur Alexandre suivant les odieuses traditions de son père, promulgua une amnistie qui n'était qu'une déception en déclarant... *J'entends que l'ordre établi par mon père soit maintenu, ce que mon père a fait est bien fait ; je le maintiendrai, mon règne sera la continuation du sien.* Et il ajoutait : *Quand cela sera nécessaire, je saurai réprimer et punir, et on verra que je punirai sévèrement.*

Voilà donc quelle était l'exécution des assurances données par le comte Orloff, au Congrès de Paris. Or, sait-on quel était l'ordre établi par l'Empereur Nicolas ? c'était la suppression de toute autorité locale, c'était l'anéantissement de toute institution nationale, c'était en même temps l'exil d'un seul coup de 40,000 familles,

les premières de la nation, comprenant pas moins de 300,000 individus transplantés au Caucase, dépouillés de leurs biens et dégradés d'une manière infamante de leurs titres de noblesse.

On peut comprendre ce qu'il y avait de cruel et de dérisoire dans les paroles de l'Empereur Alexandre : *J'entends que l'ordre établi par mon père soit maintenu ; tout ce que mon père a fait est bien fait.* Voilà donc comme l'Empereur croyait pouvoir répondre aux promesses trompeuses de son plénipotentiaire et de ses premiers ministres.

Mais alors s'est révélé un état de choses que l'on ne soupçonnait pas ; la Russie avait mis une confiance illimitée dans la violence, dans sa puissance et dans la compression, mais l'emploi de cette compression illimitée, indéfinie qui écrasait ce peuple, et l'empêchait de lever la tête, l'a réuni, l'a replié en un seul corps, et l'a rendu plus uni, plus lié et plus compact. Tout est une arme pour lui ; son exclusion de toute vie et de tout emploi civil, l'a fait rentrer en lui-même ; son impuissance de se plaindre et d'exprimer ses vœux, a donné un accent extraordinaire à toute manifestation ; les malheurs présents ont amené un amour passionné pour ses souvenirs, ses fêtes populaires, ses cérémonies religieuses, ses héros, ses grands hommes tout ce qui tient à la patrie perdue ; on l'a bien vu lorsqu'il a employé toute une année à passer en quelque façon la revue de ses souvenirs et de ses anniversaires. Et de sa faiblesse même, il s'est fait un argument insoluble pour la Russie à qui il dit : *Nous savons mourir sans résistance : donc nous vivons.*

Le nouveau gouvernement n'a rien voulu faire pour la Pologne, la Pologne ne veut rien faire pour lui ; en 1860, l'Empereur Alexandre ayant voulu montrer la Pologne à cinq Princes Allemands alla jusqu'à Wilna ; un bal fut organisé par l'autorité militaire, personne ne s'y rendit : ce n'était que le commencement des manifestations ; les maîtres de la Pologne, l'Empereur de Russie, l'Empereur d'Autriche et le Roi de Prusse, choisissent Varsovie pour lieu de leur réunion, c'était assurément rappeler de tristes souvenirs, celui de l'entente des trois souverainetés pour le partage de la nation malheureuse ; alors, en représailles, on voulut se

consoler par la glorifications de souvenirs plus consolans.

Le 29 novembre 1860, on se réunit pour honorer l'anniversaire des trois grands poètes de la Pologne, Mickiewicz, Krasinski et Slovocki, et alors par toute la Pologne retentit le chant national :

"Bose cos Polske!—Rends nous notre Patrie Seigneur, rends nous la liberté."

Le 25 février suivant était l'anniversaire de cette fameuse bataille de Grochow, où pendant trois jours, en 1831, les Polonais disputèrent la victoire aux Russes; toute la Pologne s'unit d'une seule pensée pour célébrer ce triste, mais glorieux souvenir.

Dans Varsovie une procession énorme se forme, marchant lentement des flambeaux à la main, portant en tête l'étendard national et chantant l'hymne *Swiety Bose!*

Dieu puissant, ayez pitié de nous.

Dieu puissant, rendez nous notre patrie!

Vierge-Marie, reine de Pologne, priez, priez pour nous!

Les troupes Russes arrivent pour s'opposer à cette manifestation, la cavalerie charge la foule désarmée, l'infanterie décharge ses armes, et après cette mesure de violence inqualifiable on relève près de quarante personnes blessées ou mortes.

Le 27 février, un nouveau service est annoncé pour de pauvres proscrits pendus par la Russie : le matin trente mille personnes étaient réunies aux abords de l'Eglise principale et la multitude sans défense est encore chargée et sabrée par la cavalerie.

Le 2 mars, on réunit les cadavres des victimes et on les porte en procession au cimetière, plus de cent mille personnes y assistaient, ayant fait le sacrifice de leur vie et préparées à tout événement.

Le 7 avril suivant, on se rendit en foule pour prier sur la tombe des pauvres victimes de février; puis on se rendit au Palais du Prince Gouverneur en faisant entendre ces paroles significatives :

Nous voulons une Patrie.

Le 8 avril, la foule était encore réunie sous les fenêtres du château, une voiture de poste vint à passer, le postillon fait retentir un air militaire :

Non, la Pologne ne périra pas.

Aussitôt un cri enthousiaste sort de toutes les poitrines, la foule tombe à genoux, et à cette seule manifestation, la troupe qui avait reçu les ordres les plus sévères, ouvre le feu et décharge ses armes quinze fois de suite presque à bout portant.

C'était un spectacle affreux : cette multitude agenouillée, priant, ne faisant pas entendre un seul cri, ne reculant point d'un seul pas, lassant à la fin la cruauté de ses ennemis qui se retirèrent entraînés par leurs officiers qui semblaient comme terrifiés et révoltés de ce qui s'était accompli sous leurs yeux par suite, des ordres impitoyables qu'ils avaient reçus.

Pendant ces événements, trois Gouverneurs mouraient dans des circonstances extraordinaires, qui frappaient l'imagination des victimes et des bourreaux.

D'abord, le Prince Paskievitch, expirait en poussant des cris de terreur et en déclarant qu'il voyait apparaître à son lit de mort, la mère de l'une de ces victimes.

Quelques mois après, le nouveau Gouverneur, le Prince Gortchakoff, qui avait conquis une certaine célébrité dans la défense de Sébastopol, et qui avait donné assurément des preuves de courage et d'une fermeté indomptable, mourait vers la fin de juin 1861, dans des convulsions et des transports d'épouvante, faisant entendre ces paroles sinistres :

—Quelles sont ces femmes noires qui m'environnent? éloignez les, éloignez les de cette chambre!

Mais ce n'était pas le dernier événement de ce genre qui devait signaler ces tristes jours.

Le 10 octobre 1861, on voulut célébrer un autre anniversaire, l'union de la Pologne avec la Lithuanie, opérée il y a bientôt quatre siècles : on devait se rencontrer sur la limite qui sépare les deux contrées dans la petite ville d'Hérodlo.

Des milliers de citoyens vinrent de toutes les localités de la Pologne et de la Lithuanie; mais arrivés aux portes d'Hérodlo, on les empêcha d'aller plus loin; alors cette immense multitude s'arrêta, on dressa un autel, on célébra la Ste. Messe, et au moment du St. Sacrifice, 40 bannières représentant toutes les anciennes provinces de la Pologne se déployèrent, dominées par une immense bannière portant les armes réunies de Lithuanie et de Pologne.

Le 15 octobre suivant, on annonça une fête

religieuse en l'honneur de Kosciusko ; dès le matin, des bandes de Cosaques se répandent dans la ville, frappant et foulant aux pieds de leurs chevaux tous ceux qu'ils rencontrent. Cela n'empêchait pas la multitude d'affluer dans les églises : on l'y assiégea pendant près de 18 heures, au bout des quelles, la troupe entra et chassa cette foule avec de telles violences que le gouverneur comte Lambert, accabla le général commandant de reproches sanglants. Celui-ci rentrant chez lui, pris d'un accès de désespoir, se brûla la cervelle, tandis que le comte Lambert partait en poste pour St. Petersbourg, pour protester énergiquement contre les répressions odieuses qu'on le chargeait d'exécuter contre ce peuple malheureux.

A partir de ce moment commence cependant une politique encore plus impitoyable.

Un nombre immense de nobles, d'étudiants et d'ouvriers ont été déportés en Sibérie et dans le Caucase ; les peines les plus sévères ont été promulguées contre tout rassemblement, toute manifestation, certains chants, et certains habillements.

Les écoles sont fermées depuis un an, ainsi que les théâtres, et la plupart des églises.

Mais en attendant, il faut que la Russie entretienne 200,000 hommes pour empêcher tout soulèvement, et dépense pour le seul but de la répression près de 40 millions de francs annuellement.

Or, la Pologne n'est pas la seule difficulté que rencontre ce grand empire, il y a des sympathies pour une cause si juste au cœur de la Russie, jusque dans la ville capitale et au sein de la cour impériale.

Tout ce qui est arrivé est le résultat d'une politique aveugle et implacable ; on a voulu résoudre le problème de s'attacher une grande et héroïque nation par les seuls moyens de la répression, de la menace et de la violence.

On est bien loin du but, et plus on va, plus on s'en éloigne, jusqu'au jour où l'on aura à compter avec des ennemis irrités par un siècle d'injustices et de cruautés, et dont on n'a pas voulu se faire des amis, des alliés et de fidèles et dévoués compatriotes.

L'arbitraire est une voie sans terme et sans issue honorable, la Russie doit commencer à s'en apercevoir ; mais en tout cas, la nationalité polonaise n'a pas dit son dernier mot.

Mgr. de Montréal, dans l'une de ses lettres intéressantes de Rome, nous a parlé des épreuves de la religion en Pologne, et nous a montré quel intérêt on porte dans le centre de la catholicité à cette nation infortunée.

Les prières des opprimés montent au ciel, les supplications des martyrs sont toutes puissantes, et la noble Makvina et ses héroïques compagnes font souvent entendre cette prière.

—Ste. Vierge, reine de la Pologne, priez pour nous !

Nous avons appris l'heureuse nouvelle de l'établissement d'un couvent de trappistes dans l'un des Townships du Nord, nous ne doutons pas du succès de ces saints religieux et de ces infatigables travailleurs. Voici ce que dit l'*Ordre* à ce sujet :

« Nous voyons par les journaux de Québec qu'un couvent de Trappistes est sur le point d'être fondé, à quelques milles des derniers établissements du township Langevin, comté de Dorchester, district de Québec.

« Ce township est, dit-on, un des plus fertiles du Bas-Canada, et les grands progrès qui s'y sont faits remarquer depuis l'établissement des premiers colons a attiré l'attention d'un bon nombre de défricheurs qui sont allés s'y établir.

« Un des religieux dont nous venons de parler a obtenu du gouvernement un octroi de 800 acres de terre, et est parti immédiatement pour aller choisir l'endroit où ils doivent construire une chapelle qu'ils desserviront eux-mêmes. Les trois autres, qui sont des Frères et qui appartiennent à la maison que ces bons religieux possèdent à Tracadie, doivent partir cette semaine pour aller rejoindre leur Père. Ils seront accompagnés d'un bon nombre de Canadiens vigoureux du district de Québec, qui vont jeter avec eux les premiers fondements d'une nouvelle colonie et se grouper autour de l'humble chapelle trappiste.

« Nous devons féliciter le gouvernement de cette marque d'encouragement qu'il vient de donner, dès son début, à la cause de la colonisation. Outre les 800 acres qu'il a octroyés gratuitement aux Trappistes, il a passé un ordre en conseil pour déclarer que le chemin qui traverse le township où ils vont s'établir est un chemin de colonisation, et qu'en conséquence il aura droit, dans la suite, aux allocations du Parlement. C'est en favorisant la colonisation de nos terres incultes du Bas-Canada que le gouvernement se créera les sympathies de nos compatriotes. »

Les pages admirables que M. de Montalembert a consacrées aux Ordres agriculteurs, nous sont revenues en mémoire ; nous en citerons quelque chose à la première occasion, car s'il y a un pays, où elles devraient trouver leur application, c'est dans ces contrées sans limites, dans les prairies et les forêts incommensurables qui nous environnent et qui contiennent un territoire

plus grand peut-être que celui de l'Europe entière.

Des nouvelles du Mexique sont arrivées pour rectifier certaines dépêches télégraphiques au sujet de la victoire des mexicains : au lieu de 500 tués et de 800 prisonniers, tout se réduisait officiellement à 25 blessés faits prisonniers.

Ce n'est pas la première fois que les fournisseurs de dépêches se trompent, ni la dernière.

Nous signalons à l'attention des chefs de maisons d'éducation et au clergé en général une nouvelle œuvre pour la propagation des bons livres, qui existe à Paris, et dont l'*Echo* rend compte d'une assemblée générale tenue le 14 avril dernier.

Nous répétons avec le P. de Pontlevoy, que c'est une œuvre qu'il faut appuyer et étendre, une œuvre qui doit avoir sa place désormais dans l'Eglise.

Nos confrères des journaux politiques ont donné tous les détails possibles à leurs lecteurs sur les deux grandes solennités qui se sont suivies à Montréal à deux jours de date. Dimanche, 22 juin, la Religion a fait cortège au Dieu de nos autels, au milieu de la pompe la plus grande et la plus belle. Le 24, la nationalité canadienne française a célébré sa fête patriotique : en venant se grouper forte et unie dans le sanctuaire de sa foi, elle a montré une fois de plus sa vitalité et son avenir. Nous n'ajouterons rien à ce qui a déjà été dit ailleurs. En présence de ces souvenirs frais de liberté et de réjouissances nationales, les détails historiques que nous donnons sur les derniers événements de la malheureuse Pologne paraîtront encore empreints de plus de mélancolique tristesse et de douloureuse gravité. Il y a là un enseignement dont les Canadiens ne peuvent trop faire leur profit.

Dimanche, 15 juin, a eu lieu, une belle cérémonie à l'Hospice St. Joseph, rue du Cimetière. M. le Grand Vicaire Truteau, Administrateur du Diocèse en l'absence de Mgr. de Montréal, a fait la bénédiction et la pose de la première pierre de la chapelle qu'on y construit en ce moment. Le R. P. Vignon, Recteur du collège Ste. Marie et M. l'abbé Villeneuve, assistaient l'officiant. Un grand concours de fidèles s'était rendu à cette pieuse fête.

M. l'abbé Billaudèle a pris la parole et a su, dans un discours très-bien approprié, tirer parti de la circonstance pour édifier le peuple et louer comme ils le méritent les deux bienfaiteurs de l'Hospice.

Voici le texte de l'orateur sacré :—“ *Elegi et sanctificavi locum istum, ut sit nomen meum*

ibi in sempiternum, et permaneant oculi mei, et cor meum ibi cunctis diebus.” II Paralép. C. VIII, V. 16.—“ J'ai choisi ce lieu et je l'ai sanctifié, afin que mon nom y soit à jamais, et que mes yeux et mon cœur y soient toujours attachés.”

Le discours a été un développement très-heureux et très-touchant de ce texte.

Le prédicateur a dit, d'abord, que Dieu s'était choisi ce lieu depuis plusieurs années pour y faire son séjour et celui de ses membres pauvres et orphelins ; que jusqu'ici la demeure qu'il avait choisie au milieu des siens avait été restreinte, dénuée comme l'était l'étable de Bethléem, la maison de Nazareth ; mais que la bénédiction d'En-Haut avait porté d'heureux fruits, et qu'aujourd'hui un nouveau sanctuaire allait s'élever pour attester la puissance et la miséricorde divines.

“ Quand le Tout-Puissant a conçu un dessein, ajouta l'orateur, il se choisit des instruments dignes et capables de servir à l'exécution : pour celui-ci, il a pris deux personnes selon son cœur, deux personnes à qui il a donné pour cela, outre les richesses, la volonté, le cœur et l'amour du bien et des pauvres.”

Ici, Messire Billaudèle fit l'éloge bien mérité de M. Olivier Berthelet et de sa généreuse coopératrice, Mademoiselle Berthelet. Tout le monde sait à Montréal la manière dont M. Berthelet dépense ses nombreux revenus : les hospices de charité, couvents, etc., qui se construisent depuis un certain nombre d'années pourraient l'attester au besoin.

L'orateur dit ensuite que le Seigneur allait donner son nom à celui-ci, et fit ressortir avec une chaleureuse conviction, tous les motifs qui doivent porter les catholiques à la dévotion du puissant St. Joseph, spécialement les Canadiens, car le pays est placé sous le patronage de ce grand Saint, et plus particulièrement encore les âmes pieuses qui viendront prier à ce nouveau sanctuaire. Dieu ne pourra manquer d'y répandre ses plus abondantes bénédictions.

Il termina par des souhaits de bénédictions et de grâces pour les fondateurs de cette chapelle, pour tous les bienfaiteurs, pour les bonnes sœurs qui s'y sacrifient au service des pauvres, pour ces derniers et pour les orphelines.

Après ce discours, qui a paru faire une vive impression sur l'assistance, a eu lieu la pose

de la première pierre de l'édifice religieux. Voici la copie du parchemin qu'on y a déposé; cette inscription passerait aisément pour un modèle de style lapidaire :

D. O. M.
Anno reparato salutis MDCCCLXII
XVII Kal. Julii,
In festo S. S. Trinitatis,
Beatissimo Pio P.P. IX
Ecclesiam Dei
Inter procellas fortiter et suaviter gubernante,
Ill'mo et R'mo D. D. Ignatio Bourget
Episcopo Marianopolit.,
Impræsentiarum ad limina Apostolorum
Peregrinante,
Provinciam Canadensem
Pro Serenissimâ Reginâ Victoriâ Ica.,
Carolo Stanley Vicecomite Monck moderante,
Admodum Rev. Alexius Truteau
Administrator Diocesis Marianopolit.,
Benedixit et imposuit
Primariam lapidem hujus oratorii,
Quod
Pia munificentia verè Christiani viri,
Olivarii Antonii Berthelet,
Nec non et sororis ejus, devotæ personæ,
Theresiæ Amabilis Berthelet,
Erigere intendit,
Sub titulo et in honorem
Gloriosi B. V. Mariæ Sponsi
Et Infantis Dei fidelis Nutritii,
S. JOSEPH.

Les journaux de Québec nous apprennent le retour de Rome, de M. l'abbé Taschereau, Recteur de l'Université Laval.

M. Taschereau ne devait partir qu'après la grande fête du 8 juin; mais ayant reçu la triste nouvelle de la mort de M. Casault, et d'autre part le but de son voyage étant heureusement rempli, il a cru devoir revenir immédiatement à Québec où tant de graves intérêts l'appelaient.

Il a paru dans tous les journaux du Bas-Canada un avis du secrétaire de l'Université-Laval, que l'*Echo* est heureux de reproduire. Puissent les offres généreuses qui y sont faites être comprises de ceux à qui elles s'adressent.

"L'examen pour le Baccalauréat-ès-arts et l'Inscription commencera le 1er juillet prochain dans une des Salles de l'Université.

"Des circonstances heureuses permettent au Séminaire de Québec d'accorder Vingt-demi Pensions aux Elèves dont les ressources sont insuffisantes pour qu'ils puissent entrer au Pensionnat. Ils sont admis à jouir de cette faveur dans l'ordre suivant : 1o. les Bacheliers-ès-Arts; 2o. les Elèves ayant obtenu l'Inscription après l'Examen; 3o. les Elèves des Collèges suivants, à qui provisoirement il suffit d'un Certificat d'Etude et de bonnes mœurs pour être inscrits comme Elèves de l'Université : Collèges de Montréal, de Nicolet, de St. Hyacinthe, de Ste. Anne, de Ste. Marie de Monnoir, de l'Assomption.

"Ces Pensions sont accordées pour un an seulement; mais la même faveur peut être renouvelée à un même Elève tant qu'on a lieu d'être satisfait de sa bonne conduite et de ses succès."

Cet avis porte la signature de M. Thos. G. Hamel, prêtre, secrétaire de l'U.-L.

On lit dans la livraison de juin de la *Revue du Monde Catholique* :

"Un de nos amis nous écrit de Rome : 'J'ai vu le Pape dans les rues de Rome. Rien de plus consolant. Les correspondances n'exagèrent pas sur l'enthousiasme de la foule; elles ne peuvent même le rendre complètement. On se précipite, on agite les mouchoirs, on crie, on se jette à genoux, on pleure : c'est irrésistible.

"On continue d'arriver de tous les côtés. Il y aura des évêques de partout, excepté du Portugal et du Piémont.

"Après avoir vu le Saint-Père dans Rome, je l'ai vu en audience particulière. Il est très-bien portant et très-tranquille. Rien n'est raffermissant comme ce spectacle. Je suis sorti de là plein de calme et même d'allégresse."

Ces quelques lignes résument tout ce que nous trouvons dans les correspondances de Rome publiées depuis quinze jours par les feuilles catholiques. Si nous voulions entrer dans les détails, cet extrait devrait prendre des développements que nous ne pouvons lui donner pour aujourd'hui.

ETUDE LITTÉRAIRE.

VIII.

MOUVEMENT LITTÉRAIRE EN FRANCE.

L'apparition d'un livre de M. de Pontmartin, intitulé :—*Les jeudis de Madame Charbonneau*—constitue l'événement littéraire du jour en France. Tel est le bruit fait par cet ouvrage que l'étoile des *Misérables* a pâli. La première édition a été enlevée en quelques jours, et le 20 mai les quelques exemplaires qui restaient à l'éditeur étaient demandés à 20 fr., c'est-à-dire à 17 fr. de prime. On les offrait à 25 fr.

Furieuse de se voir si vigoureusement démasquée par un des siens, la gent littéraire s'est hérissée et a jeté des cris de paon. Pendant toute une semaine, les réclamations, les injures et les reproches ont plu dans les journaux : il y a même des auteurs belliqueux qui se sont aventurés jusqu'au cartel. Des flots d'encre ont coulé.

Tout ce tapage n'a servi qu'à deux choses : premièrement, à faire vendre l'ouvrage; secondement, à démontrer que M. de Pontmartin avait frappé juste en maint endroit.

L'auteur des *Jeudis* ne conteste le talent à aucune des célébrités en vogue; voilà pourquoi

ceux qu'il a épargnés meurent de jalousie : mais ce qu'il leur reproche à tous c'est d'avoir fait descendre la critique jusqu'à la *claque*, c'est de s'être organisés en marchands d'annonces et en faiseurs de réclames. Il n'a pas assez de flèches pour en cribler ce grand parti de "gens habiles qui louent avec rage afin d'être loués à outrance."

M. le Comte Armand de Pontmartin s'est créé un genre distinct parmi les critiques du jour : il a été l'actualité de M. de Ste. Beuve. L'auteur des *Causeries du Lundi* juge les œuvres des auteurs morts, de préférence à celles des vivants. C'est, au contraire, au milieu du monde et en pleine société contemporaine que M. de Pontmartin, dans ses *Causeries du Samedi*, s'établit pour apprécier les écrits de son temps. M. de Ste. Beuve a découvert le genre, M. de Pontmartin n'a rien inventé, mais il a su exploiter la veine tout en restant original.

Voici la mise en scène que M. de Pontmartin a imaginée pour passer en revue les hommes de lettres en renom.

Un littérateur parisien va perdre quelques semaines dans une petite ville de province. Mme. Charbonneau, personne d'esprit et de sens, ouvre ses salons, le jeudi, à la meilleure société de l'endroit. Des magistrats, des propriétaires, des oisifs d'une certaine distinction s'assemblent chez cette dame pour y prendre le thé et se distraire par la causerie sérieuse.

Le littérateur parisien se promet le plaisir d'une piquante étude sur les travers de la société Charbonneau. Mais il arrive que la société Charbonneau juge le beau monde et les belles choses de la capitale avec beaucoup de sagesse et de raison. M. le parisien, pour ne pas jouer au trop mauvais rôle se décide à accepter de bonne grâce les plus dures critiques. Les trois ou quatre premiers jeudis sont une manière d'introduction où se développent les généralités de la vie parisienne, artistique et littéraire.

Vers le cinquième jeudi, un nouveau personnage entre en scène. On en fait le plus grand cas. C'est aussi un littérateur parisien. Le personnel des *Jeudis de Mme. Charbonneau* ne parle de lui qu'avec déférence et ne le désigne que sous le titre de M. le maire de Gigondas.

Ce monsieur le maire de Gigondas est M. de Pontmartin. On sait dans la société qui l'entoure qu'il a écrit des—*Mémoires pour servir à*

l'histoire littéraire de mon temps—: on lui arrache la promesse d'un long jeudi consacré à la lecture de son travail. La fiction s'arrête là. M. le maire de Gigondas a la parole ; il en profite pour départir à ses anciens amis et connaissances une correction qui ne laisse que bien peu de chose à désirer. Il y a là des portraits touchés de main de maître.

Le style de M. de Pontmartin est correct, élégant et clair ; les idées sans être neuves, sont plutôt justes. On chercherait cependant en vain dans tout le livre la présence de ce mépris froid et solide, de cette pensée une et grande qui plane au dessus de l'atmosphère littéraire et qui contient une autorité supérieure aux impressions personnelles.

Une autre cause du succès éclatant qui a été chercher le livre de M. de Pontmartin sous son titre si peu prétentieux est l'espèce de rupture que l'auteur fait avec son passé de critique. On n'avait connu jusqu'ici M. de Pontmartin que comme l'encenseur aimable de toutes les œuvres, de tous les talents et même quelquefois des médiocrités. Le critique, dit la *Revue du Monde Catholique*, avait presque toujours disparu sous le thuriféraire. Certains articles sur G. Sand et Béranger avaient sans doute prouvé que cette main si douce pouvait au besoin asséner des coups vigoureux ; mais de ces coups de boutoir isolés aux *Jeudis*, quel pas de franchi !

D'heureuses circonstances nous ayant mis en état de pouvoir, comme pour les *Misérables* de M. V. Hugo, donner aux lecteurs de l'*Echo* la primeur du livre de M. de Pontmartin, nous en extrairons la Préface pour aujourd'hui. L'auteur y explique la cause du revirement soudain qui s'est opéré dans ses idées littéraires.

A JULES SANDEAU.

MON CHER AMI,

Il y a seize ans, je vous cédai mon premier ouvrage : permettez-moi de vous offrir celui-ci. Si je voulais me rendre intéressant, je vous dirais qu'il sera probablement le dernier. Ce que je crois, du moins, c'est qu'il sera, dans ma vie littéraire, une date, peut-être une crise.

J'avais d'abord songé à faire des *Jeudis de Madame Charbonneau* une sorte de protestation de la province contre la centralisation parisienne ; mais cette centralisation formidable offre ce caractère particulier, que tous, tant que nous sommes, nous trouvons constamment

d'excellentes raisons pour la combattre, et que nous cherchons sans cesse de mauvais prétextes pour lui céder; nous passons notre temps à en médire et à la subir: cette thèse a donc tous les inconvénients du lieu commun sans un seul de ses avantages.

Il est trop naturel, d'ailleurs, de tomber du côté où l'on penche. Dès la trentième page, j'ai été invinciblement entraîné à ajuster dans ce cadre provincial mes souvenirs personnels et parisiens. Ceci m'amène, mon cher ami, à aborder avec vous une des faces de cette question délicate.

Vous vous souvenez, j'en suis sûr, de nos premières rencontres, de ces commencements d'intimité que votre aimable accueil me rendit plus doux encore, et auxquels je fais allusion dans un chapitre de ce livre: heureux temps, où je redevais jeune par l'enthousiasme et l'espérance! saisons printanières dont les meilleurs moments s'écoulèrent dans ce joli pavillon de la rue de Lille ou sur ce gracieux coteau de la Celle-Saint-Cloud, au milieu du groupe choisi que réunissait votre hospitalité charmante! soirées délicieuses où aucun nuage ne se glissait entre vos hôtes, où Gustave Planché, Gleyre, Emile Augier, Ponsard, tendaient une main amie au *légitimiste* très-peu fier, à l'*aristocrate* un peu râpé! J'en appelle à votre témoignage. Vous faisiez alors l'effet d'un énergumène, d'un Zoile, d'un détracteur à priori de nos célébrités? Je ne demandais qu'à estimer, à admirer et à aimer. Que de sympathies pour les œuvres! que d'illusions sur les hommes! Ce n'était pas d'un goût de dénigrement, mais d'un excès de confiance que vous aviez à me préserver. Aussi obscur que peut l'être un grand homme d'arrondissement, aussi âgé que les moins jeunes d'entre vous, je puis affirmer dans toute la sincérité de mon âme que jamais le sentiment de mon infériorité ne dégénéra en un mouvement d'envie.

Maintenant, comment a-t-il pu se faire que, de ce point de départ je sois arrivé où je suis? Comment l'agneau s'est-il changé en loup, le lilas en chardon, le ramier en hibou, l'or pur en un plomb vil? Comment, sans trop d'in vraisemblance, a-t-on pu m'accuser d'apporter dans ma critique tous les défauts contraires à toutes les qualités que j'avais alors? Je ne saurais me le dissimuler, il n'y a pas, dans la république des lettres, de citoyen plus impopulaire que moi. J'ai eu à traverser d'orageux trimestres, pendant lesquels il m'était impossible d'ouvrir un journal sans m'y heurter contre mon nom encadré dans une malice, souvent plaisante, quelquefois grossière. Je ne suis pas même Fréron, — ce serait trop beau, — mais Patouillet ou Nonotte, une espèce de long fantôme noir aux doigts crochus, qu'offusque la lumière du soleil, et qui va, le soir, ramasser dans les ruines quelque grosse pierre pour la jeter à nos plus glorieuses statues du jour. Journalistes de la démocratie en sabots, comme les beaux esprits du *Siècle*, ou en gants jaunes, comme les raffinés de la *Presse*, courtisans du Palais-Royal, littérature officieuse, républicains pour rire, vaincus de carnaval, libéraux de mardi-gras, haute et basse bohème, tous m'ont déchiré avec un ensemble d'autant plus édifiant que j'étais plus faible, plus seul et plus désarmé. En province, où nos passions littéraires ne pénètrent pas, à Montpellier, dans cette ville intelligente, polie, savante, qui a été le berceau d'une partie de ma famille et où je compte encore des parents et des amis, il s'est trouvé un homme, — heureux-

sement, ô ma belle France, c'est un Anglais, — pour écrire ceci: "M. de Pontmartin, à qui il sera beaucoup pardonné, parce qu'il a beaucoup détesté!" — Oui, j'ai lu, de mes propres yeux la cette phrase incroyable dans le journal de M. Danjou, l'ennemi des nudités en marbre et un des plus sévères gardiens de la morale publique: — et personne n'a réclamé!

Encore une fois, quel est le mot de cette énigme? Voulez-vous, mon cher ami, que nous le cherchions ensemble?

Notre malheur à tous a été la révolution de Février; et je puis me rendre cette justice, que je l'ai, dès le premier jour, instinctivement maudite et haïe. Si, comme on l'assure, quelque-uns de nos politiques les plus éminents se sont créés un précédent fâcheux en saluant à son aurore notre seconde République, on ne trouvera pas pièce pareille dans mon dossier. Dès que j'ai eu à ma disposition un carré de papier, je me suis attiré les colères rouges de la *Réforme* en racontant l'histoire d'un invalide civil, pensionnaire des Tuileries, mort pour avoir avalé un diamant, et en annonçant à mademoiselle Rachel que la *Marseillaise* ne lui porterait pas bonheur. Cette aversion instinctive n'avait rien de politique; non: c'était l'homme de lettres qui se sentait transporté, avec ses amis et ses adversaires, dans une atmosphère malsaine et violente, où nous allions tous perdre une des plus précieuses qualités de la critique: la mesure. Quand les Proudhon, les Raspail, les Blanqui, les Louis Blanc, les Cabet, mettaient chaque matin en circulation les théories les plus monstrueuses, quand le spectre de 93 était sans cesse évoqué et glorifié, quand les manifestations et les émeutes servaient de commentaires à chacune de ces pages sinistres, nul ne songeait à s'étonner ou à se plaindre si les hommes placés à l'extrémité contraire forçaient le ton pour se faire entendre au milieu de cet inexprimable chaos. A des folies, à des injures, à des menaces, nous répondions par des duretés et des rudesses, et ce genre de polémique paraissait tout simple à tout le monde, à commencer par nos antagonistes. C'était un orchestre, — un charivari, si vous le voulez, — où le diapason était, de part et d'autre, tellement haussé, que celui qui aurait voulu ne jouer que la note juste aurait fait de cette justesse une dissonnance. Nous avions, en outre, pour complice la société tout entière; oui, la société qui, enrageant tout bas de s'être laissée surprendre, voulait se dédommager en détail et nous excitait à redoubler de fureur, à ne ménager personne, à briser les dangereux instruments de ses plaisirs de la veille, à remonter aux sources de ce désordre moral, dont la traduction brutale tapissait les murs et courait les rues. On ne trouvait jamais que nous en eussions assez dit, et nos violences les plus excessives furent écrites sous la dictée des hommes du monde les plus distingués et les plus polis. On est si terrible, quand on a peur! Mes articles sur Béranger, qui ont mis dans ma littérature, jusqu'à si paisible, un peu de bruit et tant d'amertume, sont de cette époque; et, à cette époque, nul ne fut scandalisé de voir un royaliste, deux fois vaincu, en juillet 1830 et en février 1848, attaquer l'homme qui avait le plus contribué à ces deux révolutions. Et Mme Sand! il fallait entendre les cris de fureur qui retentirent, lorsqu'on l'accusa d'avoir rédigé ce fameux bulletin de la République, qui éclata comme une bombe sur Paris consterné; il n'y avait pas de roman, pas de chef-d'œuvre

qui tint : ce jour là, si un vil réactionnaire de notre espèce, oubliant *Valentine*, *André*, *Montpar* et vingt autres récits merveilleux, l'eût criblée de sarcasmes et d'invectives, il eût été le héros de la ville, sinon de la cour. Et Victor Hugo ! on joua, en 1850, sur un théâtre du boulevard, un mélodrame tiré de *Notre-Dame de Paris*. J'en profitai pour montrer où nous avait conduits tout doucement cette Esméralda, fille de Marion Delorme et de Manon Lescaut (nous n'avions cependant pas encore Marguerite Gautier et la baronne d'Ange) ; et tel était alors le courant d'idées, que ma diatribe qui, dix ans plus tard, aurait paru trop forte pour l'*Univers*, obtint un grand succès de vingt-quatre heures, non pas, comme on l'a dit, auprès du vicaire de mon village, mais auprès de mes confrères de la Société des gens de lettres. Et Eugène Sue ! nous avions inventé, pour combattre sa candidature, un brave homme nommé Leclerc, dont le fils avait été tué du bon côté des barricades et dont on n'a plus jamais entendu parler. Nous fûmes battus, comme toujours ; mais quelle verve, quelle véhémence, quelle indignation collective contre l'auteur de ces *Mystères de Paris* qui nous avaient pourtant si passionnément amusés ! Ainsi l'exigeait, ainsi nous armait en guerre la société elle-même, cette société qui, dans des jours plus calmes, avait su par cœur et s'était raconté avec délices les chagrins de Mathilde, les crimes de Lugarto, les vertus de Roche-gune, les prouesses de Rodolphe, les douleurs de Fleur-de-Marie, la réhabilitation du Chourineur et les misères de Couche-tout-Nu. Elle ne nous permit pas même d'épargner ce noble et doux Lamartine, le plus pur assurément de tous ceux qui ont fait du mal à leur pays sans le vouloir et sans le savoir ; Lamartine, qui nous offrait pour sa rançon de poète, Graziella, Raphaël et Geneviève ; Lamartine, cet être léger et sacré, que Platon eût mis peut-être à la porte de sa République, mais qui du moins avait pacifié et apprivoisé la nôtre ; hélas ! il fallut encore immoler celui-là, tant la violence était dans l'air ! tant les représailles semblaient naturelles ! Heureuses encore les républiques où l'on ne se grise qu'avec de l'encre !

Qu'en est-il résulté ? ce que l'on pouvait aisément prévoir. Après cette phase ardente, quand tout est rentré dans l'ordre, quand les plus poltrons ont été rassurés, quand toute cette démocratie exubérante a été disciplinée et muselée, le pli était fait, l'habitude prise ; l'ut de poitrine de nos antipathies et de nos colères avait passé à l'état chronique : nous ressemblions à ces chanteurs de province qui, à force d'avoir crié, ne peuvent plus chanter. Nous étions atteints, les uns contre les autres, d'une sorte de surexcitation qui, chez plusieurs d'entre nous, n'est pas encore calmée. Dans le fait, pourquoi ce qui paraissait vrai en 1849 ne le serait-il plus en 1859 ?

Pourquoi ceux qui nous applaudissaient alors, nous tourneraient-ils le dos aujourd'hui ? Immédiats ou ajournés, les périls n'ont-ils pas la même origine et la même cause ? Y a-t-il une morale pour les temps d'angoisses, et une autre morale pour les temps de sécurité ? Y a-t-il un goût, une critique, une littérature à l'usage des gens qui tremblent, et une autre littérature, une autre critique, une autre goût à l'usage des gens tranquillisés ? Théoriquement, cela ne devrait pas être, en réalité ; cela est : l'homme est une créature essentiellement inconséquente ; la société, c'est l'inconséquence de

chacun multipliée par l'inconséquence de tous. Il y a plus : le régime nouveau plaçait hors du contrôle, c'est-à-dire des attaques de la presse, tous les pouvoirs politiques, tous les personnages officiels qui avaient défrayé autrefois la verve des journalistes. Il n'y avait plus rien à faire ni à dire de ce côté-là. Il fallait pourtant un dérivatif, une soupape à cet esprit français, gaulois, frondeur, railleur, qui risque d'éclater si on le comprime. Cette soupape, c'est nous-mêmes, et à nos frais et dépens, qui nous la sommes fournie à nous-mêmes.

Nous nous sommes mis à nous déchirer mutuellement, entre gens de lettres, faute de pouvoir dévorer des ministres, des ambassadeurs, des généraux et des princes ! Ainsi, d'une part, nous étions à peine guéris de cet accès de fièvre de quatre années qui nous avait laissé, surtout aux vaincus, une irritation nerveuse ; d'autre part, cette irritation ne pouvait plus s'exercer que sur nos confrères. Et quelles différences, grand Dieu, sans compter la susceptibilité proverbiale de notre épiderme !

Quand des hommes tels que M. Guizot, tels que le maréchal Bugeand, tels que M. Thiers, tels que le duc de Broglie, étaient attaqués, insultés même dans un article presque toujours sans signature, il n'y avait pas d'offense. La fonction, le service public, le personnage couvrait l'homme : ce n'était pas un individu moqué ou invectivé par un autre individu ; c'était une puissance sociale aux prises avec cette puissance anonyme qu'on appelait l'opposition ou la presse. Mais un simple et très-simple homme de lettres qui vit de plain-pied avec son persécuteur, qui n'est ni plus ni moins que lui, et que l'on peut se montrer du doigt sur le boulevard au moment où l'article qui l'exécute circule encore de main en main ! Celui-là n'est pas une abstraction, une généralité, la personnification d'une idée, d'un pouvoir, d'une doctrine : quand on le blesse, c'est bien son sang qui coule ! Assurément, il ferait mieux de se taire, de pardonner, de s'en remettre à la justice ou à l'indifférence du public, d'attendre que le temps cicatrise sa blessure ; mais demandez donc cette preuve de patience ou de sagesse à ces natures passionnées, fiévreuses, irascibles, qu'un rien exalte, que tout prédispose aux sensations extrêmes, et qui ont sans cesse à leur portée l'instrument de leur supplice—et de leurs représailles !

On prétend que les ténors, les médecins, les avocats, les généraux (pour ne citer que quelques professions diverses), sont tout aussi susceptibles, tout aussi enclins que les auteurs à médire les uns des autres. Mais les ténors chantent au lieu d'écrire ; les médecins n'opèrent que sur leurs malades ; les généraux préfèrent l'action à l'écriture, et les avocats soulagent leur bile aux dépens de leurs clients : nous, au contraire, c'est notre dangereux privilège, que les occasions de nous attaquer mutuellement fassent, pour ainsi dire, partie de notre profession même.

De là ces haines, ces querelles littéraires, qui sont sans doute de tous les temps, mais qui, ce me semble, s'enveniment et se multiplient dans le nôtre. Et remarquez un détail que j'ai pu vérifier à mes risques et périls. Dans ces petites guerres à coups de plume, les plus agressifs, ceux qui, par état ou par goût, ont tour à tour immolé toutes les grandeurs et toutes les faiblesses de ce monde, sont justement ceux qui s'étonnent et s'irritent le plus, si une de leurs victimes essaye de riposter. Au lieu de relire Corneille, et de répéter avec Auguste :

L'ÉCHO.

Quoi ! tu veux qu'on t'épargne, et n'as rien épargné !

Ils éprouvent la sensation du chasseur qui verrait tout à coup un lièvre au gîte se saisir d'un revolver et faire feu sur son ennemi. Puis, après ce premier mouvement de surprise, quel redoublement de colères et d'injures !

Voilà, mon cher ami, comment, sans vocation préalable, sans méchanceté naturelle, avec le vif désir de trouver tous ces confrères bons, aimables, spirituels, dignes de toutes sortes de respects et d'hommages, on peut se voir, malgré soi, transporté dans cette sphère orageuse où les fleurs de rhétorique se hérissent d'épines, attiré par le tournolement de cette meule où s'aiguisent les sarcasmes et les épigrammes. "Je ne déteste pas les coups, mais à la condition de les rendre," écrivait récemment un des maîtres de la critique contemporaine. Le mot est vrai et triste, comme presque tout ce qui est vrai. Ce qu'y perd la dignité des lettres, déjà si compromise par les préjugés d'une partie du public, ce qu'y deviennent ce calme, cette paix, cette liberté d'esprit, si nécessaires à l'enfancement des œuvres sérieuses, nous nous le sommes dit bien souvent, vous pour vous encourager à rester dans votre rôle de conteur cher à toutes les imaginations délicates, moi pour prendre d'excellentes résolutions auxquelles j'ai maintes fois manqué.

Afin d'élever un peu la question et d'échapper à ce moi qui n'a pas cessé, depuis Montaigne, d'être haïssable, laissez-moi vous signaler deux symptômes qui m'ont frappé dans ces querelles, et qui me semblent appartenir plus particulièrement à notre époque. La vanité, chez les gens de lettres, est certainement un bien vilain défaut ; mais d'abord on pourrait invoquer en sa faveur la parole évangélique : "Que celui qui n'a pas péché lui jette la première pierre !" Ensuite, ce défaut est l'envers de qualités, d'illusions du moins, sans lesquelles le travail du littérateur ne serait qu'un supplice continu.

Evidemment, l'homme qui, arrivé à un certain âge et ayant déjà écrit, persiste à écrire encore, est un idiot s'il ne croit pas avoir du talent, ou un hypocrite s'il a l'air d'être de l'avis de ceux qui lui en refusent. Inhérente d'ailleurs à l'exercice même de la pensée, la vanité, — qui chez les hommes de génie s'appelle l'orgueil, — ne peut pas compter parmi les bas instincts de la nature humaine ; il sied donc de l'amnistier ou à peu près. Mais, depuis quelque temps, et surtout chez nos nouveaux auteurs, la vanité semble constamment se doubler d'une question d'argent : ceci tient à la physiologie de plus en plus commerciale que prend notre littérature ; on a très bien fait, à coup sûr, d'organiser son budget, de créer des caisses, de grossir les droits d'auteur, de fixer et de prolonger la propriété littéraire, de s'arranger, en un mot, pour démentir la tradition proverbiale qui veut que les écrivains et les poètes meurent de faim.

Dans notre siècle, où le superflu devient de plus en plus le nécessaire, il eût été cruel et absurde que les travailleurs, les hommes de talent demeurassent condamnés au brouet noir, pendant que les agioteurs s'enrichissaient en dix minutes. Par malheur, les mœurs de ces hommes d'argent, qui ont failli devenir nos maîtres, ont pénétré et fait école parmi nous. Aujourd'hui un grand succès est surtout une bonne affaire. On évalue avec admiration et envie les sommes qu'ont rapportées le *Duc Job* et le *Pied de Mouton*, celles que rapportent les *Intimes*. Le critique qui parle d'un

livre nouveau avec une sévérité polie n'est plus du tout un juge qui exerce un droit ; il n'est plus même un censeur morose qui blesse une vanité, un esprit mal fait qui méconnaît les beautés et exagère les taches ; il est bien pis que tout cela ; on le traite de créature malfaisante, coupable d'avoir diminué les bénéfices d'une affaire, d'avoir entravé la circulation d'un objet de négoce. L'auteur critiqué semble lui dire : "Attendez au moins que ma première édition soit vendue !" — C'est le contraire de l'Intime criant : "Frappez, j'ai quatre enfants à nourrir !"

Il y a eu, dans le bizarre épisode de *Gaëtana*, un détail que l'on n'a pas remarqué, parce qu'il est tout à fait en harmonie avec ces nouvelles mœurs dont je parle. L'auteur de *Gaëtana* a écrit quelque part : "L'élite des polissons de Paris (ceci n'est rien, c'est le mot de l'homme en colère), qui m'ont volé le fruit de sept ou huit mois de travail !" Voilà le trait de mœurs. M. About a dix fois plus d'esprit qu'il n'en faut pour savoir que sa pièce est très mauvaise ; qu'elle aurait eu, dans des circonstances ordinaires, sept ou huit représentations, dont six au moins devant les banquettes ; il sait aussi que l'écrivain qui travaille pour le théâtre court une foule de chances : n'être pas reçu, n'être pas joué, n'être pas applaudi, n'obtenir qu'un succès d'estime, etc., etc., et que, par conséquent, le fruit de son travail peut très bien être perdu sans qu'il ait à réclamer les moindres dommages-intérêts. Il sait enfin que les choses ont tourné de façon à rendre *Gaëtana* sinon aussi glorieuse, au moins aussi lucrative que possible. N'importe ! le naturel s'est trahi ; la plaie d'argent a crié plus fort que la blessure d'amour-propre.

A ce symptôme s'en ajoute un autre qui l'aggrave et le complète. Qui dit commerce dit annonce, et, en effet, c'est sous l'annonce aujourd'hui que disparaît la vraie critique. Ce qu'il y a de plus difficile, de plus dangereux et de plus rare, dans la littérature actuelle, c'est la vérité. Il en est du public des livres comme de celui de nos théâtres : d'un côté, la masse indifférente ; de l'autre, le groupe des claqueurs. Or, ces claqueurs, ces amis, ces compères, font leur office tellement en conscience, leur admiration est tellement montée de ton, ils entourent l'auteur d'une atmosphère si chargée d'enthousiasme et d'encens, que la moindre restriction, la plus légère critique lui fait l'effet d'une insulte ou d'un blasphème.

Si l'on essaye de réduire à leur juste valeur des œuvres surfaîtes et des succès factices, on est aussitôt assailli par une foule d'Orontes mal élevés, qui traduisent en langage d'atelier ou d'école normale, le : *Je voudrais bien, pour voir...* de l'homme au sonnet. Si on laisse entendre à des fantaisistes ou humoristes spirituels qu'ils n'ont pas encore tout à fait détrôné Sterne, Lesage et Voltaire, on devient leur persécuteur, leur ennemi. Comment en serait-il autrement ? L'exagération, la convention, la commandite, l'assurance mutuelle, règnent en souveraines dans le monde des lettres ; on ne juge plus, on aime ou on déteste, ou bien encore on loue avec rage pour être loué à outrance. Les habiles, ceux qui veulent que rien ne trouble désormais leur quiétude, s'en tirent, ou, comme M. Théophile Gautier, à l'aide d'une bienveillance universelle, olympienne, qui rayonne également sur M. Camille Doucet et sur M. Barrière, sur M. Vaequerie ou sur M. Laya, ou par des prodiges de diplomatie nous forcent de chercher leur

vraie pensée sous des enveloppes sibyllines. Peut-on s'étonner, dès lors, qu'un homme isolé, bienveillant, mais indépendant, sympathique au talent, mais récalcitrant aux consignes, d'autant plus aigri par l'injustice de ses confrères qu'il leur apportait plus d'affection et de confiance, soulève sous ses pas des bourrasques et finisse par leur emprunter, lui aussi, quelque chose de leur maussaderie et de leur violence ?

S'ensuit-il que je prétende ne m'être jamais trompé ? Hélas ! non, mille fois non : les questions de littérature et de goût ne sont pas soumises aux mêmes lois inflexibles que les questions de morale, de religion et de politique. Celles-là auraient, faute de mieux, l'honneur pour gardien ; mais en matière littéraire, quand on fait de la critique depuis vingt ans et que tant de points de vue ont changé, l'obstination absolue serait le fait d'un fanatique ou d'un sot. Oni, je me suis souvent trompé, j'ai été trop agressif contre d'admirables talents de qui je n'aurais jamais dû oublier qu'ils avaient été les enchanteurs de mon heureuse jeunesse : j'ai cru Mme Sand finie et condamnée lors de ses *Mémoires* : elle m'a répliqué par une gerbe de magnifiques récits. J'ai donné lieu de croire que j'étais insensible au merveilleux génie de Voltaire, moi qui ne le hais que par peur de trop l'admirer. J'ai attaqué trop aveuglément le réalisme, qui n'est que la forme, encore indigeste, mais vivace, de l'art démocratique, c'est-à-dire du seul art possible au dix-neuvième siècle. Enfin j'ai essayé de faire de la littérature aristocratique, et je ne me suis pas aperçu que l'aristocratie avait toutes les qualités possibles, mais qu'elle les gâtait par le même défaut que la jument de Rolland : elle était morte. Et cependant, là encore, n'ai-je pas été victime d'une inconséquence ? Quel mal ne dit-on pas, dans les romans, au théâtre et ailleurs, des riches qui restent oisifs, des gentilshommes qui donnent à la société active le spectacle de leur désœuvrement, toujours inutile, souvent coupable ? Or, si le plus humble de ces gentilshommes, si le plus pauvre de ces riches, cédant à une vocation, malheureuse peut-être, mais sincère, se donne à la littérature, non pas à cette littérature des privilégiés, qui n'est qu'un luxe de plus, mais à celle qui impose un travail incessant, use les forces, affronte les orages, accepte et affirme l'égalité moderne et finalement n'obtient ni couronnes, ni récompenses, on le traite en intrus ; il semble qu'il usurpe sa place au soleil, que ses confrères doivent l'en chasser par droit de naissance et par droit de conquête ; et dans ces prétendus avantages qui ne le rendent ni paresseux, ni fier, qu'il oublie et abdique en prenant la plume, ou cherche une condition d'infériorité, parfois même de ridicule !

Au milieu de ces dissidences, de ces injustices, de ces représailles, de ces discordes civiles et inciviles qui ont si tristement troublé notre beau ciel littéraire, gardons au moins, mon cher ami, deux choses intactes : cet art délicat et charmant dont j'ai été le Lapeyrouse et dont vous êtes le Colomb ; et cette amitié qu'ont épargnée, Dieu merci ! nos vicissitudes publiques.

Laissez-moi terminer cette trop longue préface par une image empruntée à ma vie rustique.

Je visitais, l'autre jour, une grange abandonnée qui a fait partie du riche domaine de la Chartreuse de Villeneuve.

Cette grange fut incendiée au commencement de la Révolution : puis sont venus les acquéreurs des terres,

dont aucun n'a voulu se charger de ce bâtiment à l'aspect sinistre, dont les murailles et la toiture tombaient en ruines.

Alors a commencé un travail de destruction qui dure encore : à chaque ondée de pluie, à chaque bouffée de mistral, une cloison se lézarde, une pierre se détache de la voûte, une marche de l'escalier s'effondre et va grossir l'inextricable chaos de buissons, de tuiles et de débris.

De temps à autre, un mendiant vient passer la nuit dans ce gîte ouvert à tous les vents ; d'autres fois, des malfaiteurs y ont attendu à la brune et dévalisé des charretiers endormis, des cultivateurs attardés. Une légende lugubre a fini par s'attacher à cette ferme maudite dont la physionomie désolée saisit les imaginations populaires et m'a donné le frisson.

Mais voici que, dans une cour intérieure, au milieu de cet amas de décombres, un paysan octogénaire m'a montré un vieux pied d'aubépine qui, dit-il, est là depuis près d'un siècle. Ravivé par notre printemps hâtif, cet arbuste allait fleurir, et une petite fauvette à tête noire y commençait déjà son nid.

Ainsi, dans ce coin désert qu'avaient marqué de leur empreinte les ravages du temps, les passions de l'homme, ses crimes et ses misères, l'œuvre de Dieu se révélait encore à moi dans toute sa fraîcheur et toute sa grâce. Là où les hommes avaient mis le feu, la ruine, le meurtre, la pauvreté, le vol et l'abandon, Dieu mettait un oiseau et une fleur. Que ce soit là, mon ami, un emblème ! Le malheur des temps, les vicissitudes politiques, les querelles de partis, nos déceptions, nos ressentiments, nos colères, ont accumulé en nous et autour de nous bien des mépris : conservons au moins l'aubépine et la fauvette ; une fleur et une chanson !

ARMAND DE PONTMARTIN.

Lorsque l'on parlait à Bernardin de Saint-Pierre de la démoralisation des classes ouvrières à son époque, il avait coutume de répéter :

— Sauvez l'amour de la famille et rien ne sera perdu !

C'est que là, en effet se trouve le plus sûr moyen de régénération. L'ouvrier qui aime ceux dont il est l'appui veut leur bonheur, et trouve dans cette volonté le courage dont il a besoin contre les obstacles extérieurs et contre lui-même. Il s'établit bien vite, entre les membres de ces familles pauvres, mais unies par l'affection, un échange de bons offices qui resserre les liens et allège la peine. L'exemple de l'ordre et du travail en donne vite le goût aux enfants ; ils cessent d'être une charge, pour devenir un secours. Leurs légers gains, ajoutés à ceux des parents, amènent l'aisance dans la famille, tandis que leur présence y entretient la gaieté. Nous demandions un jour à un ouvrier que nous avions connu grand amateur d'oiseaux pourquoi la cage de ses chardonnerets était vide ?

— Je n'ai plus besoin d'entendre chanter des oiseaux, nous répondit-il ; j'ai maintenant des enfants.

Mot profond et charmant, que nous n'avons pas oublié. C'est qu'en effet, les enfants sont, dans les

ménages unis, les vrais messagers de joie ; ils remplacent les oiseaux, les fleurs et le soleil !

Et quel bonheur pour eux de pouvoir se montrer, tout jeunes, les associés utiles du foyer ! quel admirable apprentissage de la vie ! avec quel empressement ils viendront, le jour de paie, apporter à leurs parents le salaire de leur travail de la semaine ! comme la petite fille sera fière d'étaler tout ce qui est à elle sur les genoux de sa mère, tandis que son aînée montrera en triomphe ce qu'elle apporte, et que le frère, plus lent, arrivera le dernier en cherchant à calculer au juste son gain.

C'est pour venir à l'appui de ces réflexions, si importantes pour le repos et le bonheur de tous, que nous donnons aux lecteurs de l'*Echo* un charmant feuilleton écrit par M^{me} Becheer-Stowe, l'auteur célèbre de *La Case de l'Oncle Tom*.

La Romance que nous publions aujourd'hui a été composée par la sœur d'un des amis de notre journal, à la fin de sa première année dans une classe d'harmonie ; cela explique certaines hardiesses et même quelques irrégularités qu'on rencontrera dans l'harmonie de ce morceau, mais qui ne lui enlèvent rien de sa fraîcheur et de son originalité.

Les paroles sont dues au poète breton, Hipp. Violeau, et bien qu'elles aient été écrites en vue de l'héritier des Bourbons, Henri V, elles expriment, en fort beaux vers, des sentiments qui font battre le cœur de tous ceux qui sont loin de leur pays et surtout de ceux qui sont loin de la France.

Nos lecteurs et nos lectrices se joindront sans nul doute à nous pour exprimer au frère de l'auteur nos remerciements les plus pressés, et pour souhaiter à la gracieuse musicienne le succès que son talent et son cœur ne peuvent manquer de lui faire obtenir.

Assemblée générale de l'Œuvre des Agrégations pour la propagation des bons ouvrages,

tenue le 14 avril 1862,

SOUS LA PRÉSIDENCE DE M. LE CURÉ DE SAINT-SULPICE, A PARIS.

L'Eglise, son Chef, ses pasteurs, ses œuvres, ses membres, tout est attaqué, poursuivi, entravé, circonvenu par l'esprit du mal. Sans doute, cette lutte à mort n'est pas d'hier ; elle remonte haut dans l'histoire. Mais, en nos temps, elle grandit, elle s'étend et prend chaque jour de nouvelles proportions.

C'est surtout par la presse, par les livres, que l'esprit du mal agit puissamment et qu'il s'efforce de renverser, s'il était possible, l'Eglise catholique.

Nous ne pouvons attaquer le mal qu'avec l'arme de la parole ; nous ne pouvons lutter contre de tels efforts et arrêter la contagion des mauvais écrits, que par des écrits salutaires ; nous ne pouvons, en un mot, combattre la mauvaise presse que par la bonne presse, comme nous l'a fait entendre si solennellement Sa Sainteté Pie

IX, dans son Encyclique du 8 décembre 1849, aux Archevêques et aux Evêques d'Italie.

Une Œuvre féconde est sortie, pour ainsi dire, de cette parole du Souverain-Pontife. Cette Œuvre est celle des *Agrégations*, qui a pour but, non pas seulement de procurer la propagation des bons livres, mais aussi et surtout, car c'est là principalement que se trouve le plus urgent besoin, de mettre ceux qui sont chargés d'instruire et de moraliser les peuples à même de se procurer tous les bons ouvrages d'études.

Arriver à étendre le plus possible la propagation des livres populaires, des écrits qu'on appelle généralement les *bons livres*, c'est assurément très bien, et rien n'est plus nécessaire en présence des efforts de la propagande protestante et impie. Mais arriver à donner au clergé, dont les ressources sont restreintes, les moyens d'avoir les ouvrages importants ; faciliter à la jeunesse catholique les moyens d'études ; en un mot, faire que tous les ouvrages graves, utiles, arrivent à tous, n'est-ce pas là une chose encore meilleure ? Or, ce but est atteint par l'*Œuvre des Agrégations*, et cela par une heureuse combinaison qui fait disparaître désormais tous les frais qui aggravent le prix des ouvrages ; ce qui, comme on le comprendra aisément, pour procurer à la bonne presse une diffusion et une influence jusque-là malheureusement trop peu réalisées !

Depuis qu'elle existe, cette Œuvre a pu apprécier le bien immense qui ressort de la combinaison sur laquelle elle repose. C'est à ce point que, dans une assemblée générale des agrégés de Paris, il fut décidé que l'on travaillerait à la constitution plus forte de l'Œuvre elle-même, c'est-à-dire à la formation d'une *bibliothèque appartenant spécialement aux catholiques*, et dans laquelle les agrégés devront trouver, à prix de revient et souvent même au-dessous, les ouvrages qu'il est bon de propager dans l'intérêt de la religion et des études.

Le plan de cette bibliothèque de l'*Œuvre des Agrégations*, devant désormais appartenir aux catholiques, a été exposé dans une assemblée générale qui a eu lieu le 14 avril dernier, sous la présidence de M. l'abbé Hamon, curé de Saint-Sulpice, et dont nous croyons utile et important de rendre compte.

Dans une remarquable allocution qui a ouvert la séance, le R. P. de Pontlevoy, de la Compagnie de Jésus, a d'abord déclaré qu'il ne venait point faire l'éloge ni la critique de cette œuvre.

"Je veux, a-t-il dit, en faire un examen sérieux ; je veux lui faire subir une épreuve redoutable ; car je vais la mettre dans la balance du sanctuaire, et nous verrons bien là si elle a du poids ; je vais la faire passer par le creuset de l'Evangile, qui consume la paille, et duquel il ne sort que l'or, et l'or plus brillant et plus pur."

L'orateur a dit ensuite que c'est Notre-Seigneur lui-même qui a comme inventé cette expression si populaire : *Une bonne œuvre* ; car c'est un mot de l'Evangile, et non-seulement Jésus-Christ a inventé le mot, mais il a défini la chose : *Bonum opus operata est in me*. Dans ce texte, il n'y a qu'un petit nombre de mots ; mais autant de mots, autant de conditions requises pour une bonne œuvre. En effet, nous y trouvons la matière de la bonne œuvre, son signe et non terme : la matière, *bonum* ; le signe, *opus* ; le terme, *in me*.

Le R. P. de Pontlevoy développe cette pensée et fait l'application de ces notions générales à l'*Œuvre des Agrégations*. Il montre qu'elle est vraiment bonne, car

elle a le bien pour matière dans son principe, dans son résultat et dans ses moyens. Son principe est évidemment chrétien; sa fin est d'arriver à la génération la plus grande possible du bien, soit en le propageant, soit en le perpétuant. Maintenant, il y a les moyens employés pour atteindre ce résultat.

"Ici, dit l'orateur, on pourrait peut-être examiner si les moyens qu'on emploie sont vraiment excellents, si le mécanisme de cette œuvre est parfaitement imaginé. Pour moi, je n'en doute pas; j'ai parcouru le rapport qui va vous être lu tout à l'heure par M. de Surey, et j'ai trouvé ce mécanisme extrêmement simple et en même temps excessivement ingénieux. Toutefois, ce n'est pas sous ce rapport que je considère l'œuvre; je ne la considère pas sous le rapport matériel, mais bien sous le rapport moral, et c'est ici qu'elle me paraît excellente; je l'appellerai même une œuvre de circonstance. Vous le savez aussi bien que moi, la grande plaie de nos jours, c'est la propagation du mal par la propagation des mauvais livres. Eh bien! il s'agit d'appliquer un remède au mal et de le combattre en le neutralisant. Nous ne pouvons pas empêcher cette propagation des mauvais livres; il faut alors employer un moyen analogue; nous ne pouvons neutraliser l'action des mauvais livres que par la propagation des bons livres. Donc, c'est vraiment l'œuvre de notre époque; c'est vraiment une œuvre de circonstance. Il y a non-seulement à-propos, opportunité, mais il y a urgence, et je demanderai à tous ceux qui ont le zèle du salut des âmes de se liguier et de faire cause commune, afin d'aider par leur concours à la conservation de cette œuvre parmi nous."

Il y a, dans le texte cité plus haut par l'orateur, une autre condition de la bonne œuvre qui se trouve exprimée encore par un mot : *opus, bonum opus*.

"C'est là une condition que Notre-Seigneur a daigné poser; c'est lui seul qui peut la mettre, cette condition: il veut qu'il y ait un labeur, *opus operata est*. Il semble que Notre-Seigneur le fait bien comprendre en répétant le mot deux fois: c'est un vrai labeur; c'est-à-dire que, dans une bonne œuvre, on trouvera infailliblement de la peine; non-seulement il y aura des difficultés matérielles, des embarras, mais encore on rencontrera quelque chose de bien plus pénible pour un cœur dévoré de zèle: il y aura des ombrages, des jalousies; on ira se heurter contre des vexations, des persécutions, quelquefois même, chose étrange, contre la contradiction des bons..."

C'est ce que démontre le P. de Pontlevoy par un exemple tiré de l'Evangile. Puis, pensant que l'Œuvre qui l'occupe a passé par ces épreuves, il s'en réjouit.

"Je ne connais pas, dit-il, l'histoire de votre Œuvre, mais je suis persuadé que M. Vrayet de Surey, qui en est le fondateur, pourrait, en vous en rendant compte, constater la vérité de ce que je viens d'avancer, c'est-à-dire que, dans l'existence de cette Œuvre, il y a déjà eu bien des difficultés, bien des obstacles; il y a même eu bien des contradictions. Eh bien! Mesdames et Messieurs, je vous en félicite. J'avoue que c'est là pour moi le grand signe de Dieu. Que voulez-vous? Dieu même l'a ainsi ordonné, et sans doute il avait ses raisons. Ah! n'est-ce pas le signe de la croix? Or, ce signe, Notre-Seigneur l'a vraiment adopté; il l'a pris pour lui; il l'a imprimé sur toute les bonnes œuvres comme sur toutes les âmes dévouées."

Il faudrait citer tout entier le lumineux développement que l'orateur donne à cette pensée, si propre à soutenir, à encourager toutes les bonnes œuvres qui sont marquées de ce signe de Dieu. Mais, obligé de nous restreindre, nous passons à la troisième condition de toute bonne œuvre : *Bonum opus operata est in me*. Dieu, c'est le but de l'Œuvre. Or, il se trouve que l'*in me* est parfaitement applicable à l'*Œuvre des Agrégations*.

Aussi, après l'avoir fait voir, l'éminent religieux a-t-il eu la consolation de terminer son allocution par ces paroles :

"Eh bien! j'ai fait subir à votre Œuvre une grande épreuve, je l'ai fait passer par le creuset de l'Evangile; j'ai appliqué à cette œuvre les conditions requises par Notre-Seigneur pour toute bonne Œuvre, conditions exprimées dans la phrase que j'ai citée : *Bonum opus operata est in me*. Il s'est trouvé que l'Œuvre réunit ces conditions parfaitement; ce n'est pas moi qui vous le dis; il me semble que j'ai laissé parler Notre-Seigneur, et Notre-Seigneur le dit, et si vous voulez me permettre de parler en son Nom, puisque je suis à sa place, cette œuvre, on l'appellera son œuvre, une bonne œuvre faite par amour de Notre-Seigneur, *in me*, pour la gloire de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Dès lors, c'est une bonne œuvre qui doit avoir sa place désormais dans l'Eglise, et à laquelle sera réservée aussi une couronne dans le ciel."

Cette allocution du R. P. de Pontlevoy a été suivie de quelques explications sur des points de détails, après lesquelles le vénérable président, M. le curé de Saint-Sulpice, a dit ces mots : "Comme l'a très bien remarqué le R. P. de Pontlevoy, il n'y a pas d'Œuvre plus importante. Les méchants répandent partout les mauvaises doctrines, il faut les combattre par les armes avec lesquelles ils nous attaquent, et répandre les bonnes doctrines. C'est un des besoins les plus urgents aujourd'hui de propager les bons ouvrages."

Dans le rapport que M. Vrayet de Surey a lu ensuite, il a fait d'abord, en peu de mots, l'histoire de ce qui s'est passé depuis la dernière assemblée générale. Puis, venant à l'établissement d'un fonds de librairie appartenant spécialement aux catholiques, et dans lequel, comme nous l'avons dit plus haut, chacun des agrégés puisse trouver à prix de revient, et même au-dessous dans certains cas, des ouvrages qu'il est utile de propager, M. Vrayet de Surey a exprimé le mécanisme de l'Œuvre.

L'acte de Société est communiqué à ceux qui le demandent, et l'on peut se convaincre aisément, en lisant les statuts, qu'ils répondent tout à la fois aux exigences de la loi et au but si important que l'Œuvre s'est proposé d'atteindre.

Après avoir exposé ce plan et montré les moyens, nous ne dirons pas de le réaliser, puisque l'Œuvre existe depuis plusieurs années et fonctionne, mais d'en étendre les féconds résultats. M. Vrayet de Surey s'est attaché à montrer la situation actuelle de l'Œuvre et le bien qu'elle peut produire, si les catholiques savent en assurer le développement.

"Si, dit-il, après avoir montré la situation de l'Œuvre; si, avec de si faibles ressources et n'agissant que sur un rayon si restreint, puisqu'il embrasse à peine un quart de la France, nous avons pu atteindre des résultats à ce point considérables, que dix-huit à vingt-cinq employés ont été constamment occupés, que serait-ce si

nous embrassons toute la France, et si nous avions seulement la vingtième partie des ressources que nos frères dissidents mettent à la disposition de leur co-religionnaires pour faire de la propagande en faveur du protestantisme ?

“ Oui, Messieurs, les sociétés protestantes de Londres peuvent disposer de 60 millions, encore qu'elles donnent beaucoup de livres gratuitement. Comment donc les catholiques ne pourraient-ils pas arriver à constituer, en dix, vingt ou trente ans, au besoin, un fonds de librairie de 2 à 3 millions de francs, alors surtout qu'aucune partie de cette librairie ne peut être aliénée ?

“ Ah ! si vous arriviez à ce chiffre de trois millions, laissez-nous vous dire quels résultats vous pourriez obtenir ? Les avantages de l'Agrégation seraient tels que vous arriveriez sans peine au nombre de cent mille souscripteurs

“ Vous arriveriez à la possibilité de donner les meilleurs productions de l'esprit humain au simple prix du papier ”

M. Vrayet de Surey démontre tout ceci dans son rapport, et il termina par un chaleureux appel à tous les catholiques. “ L'enfer, dit-il avec raison, a placé dans les œuvres de la presse ses principales batteries contre la religion et la société. Tout est menacé, et, ne nous faisons point d'illusion, tout est perdu si nous lui abandonnons le monopole de la presse, dont il est déjà en possession. ” Espérons que cet appel sera entendu, et que tous les catholiques voudront assurer la réalisation du complet développement d'une Œuvre qui peut amener de si excellents résultats.

Après la lecture de son rapport, M. Vrayet de Surey a soumis à l'approbation de l'assemblée la liste des membres du conseil de surveillance. Ensuite M. le président et quelques membres ont adressé diverses questions qui ont amené à préciser davantage, s'il est possible, le but de l'Œuvre et ses moyens d'action ; enfin, plusieurs membres se sont approchés du bureau pour souscrire, séance tenante, leur engagement (1), et la séance a été levée.

BARRIER.

CHRONIQUE MUSICALE.

Montréal, 26 juin 1862.

L'habile ex-rédacteur-en-chef du *Réveil*, de Paris, écrivait il y a quelque temps : “ La critique n'est pas moins nécessaire aux lettres et aux arts que l'action des lois à l'ordre social : on a nié son utilité, on lui a reproché d'entraver l'inspiration. Il est vrai que la critique s'est souvent trompée, et que ses arrêts ont été cassés plus d'une fois ; cependant elle a rendu d'importants services. C'est par elle que les principes du goût se maintiennent. Elle réprime ces écarts, qui ne prouvent pas la supériorité,

et qui déparent les merveilles même du génie. Quels que soient enfin ses inconvénients et ses avantages, les voix les plus graves se sont prononcées en sa faveur. ”

Un témoignage aussi distingué suffit pour nous convaincre de la nécessité de la critique en matière musicale, dans ce pays.

De nombreux et de graves obstacles ont empêché, jusqu'à présent de répondre à un besoin qui s'est pourtant fait sentir assez vivement. La critique par la voix des journaux, (chose excellente par ses résultats, et fort différente de la critique en particulier que les théologiens dénomment *médiance*) suppose chez son auteur des dispositions bienveillantes, courageuses, et très-désintéressées. En effet, il faut beaucoup de bonne volonté pour abandonner fréquemment ses avocations journalières, ses occupations domestiques pour suivre sans cesse les progrès ou la décadence d'un art, dans la seule vue de travailler à en assurer le succès final. Il faut assurément être armé de courage pour affronter tant de susceptibilités blessées, tant d'artistes abaissés au vulgaire niveau de simples amateurs. N'est-ce pas enfin un désintéressement héroïque qui porte à rechercher sans cesse le beau dans les arts, et cela aux dépens de vos intérêts personnels ? Et vous, homme de profession, qui censurez, votre clientèle se retire ; la critique d'un négociant lui éloigne ses pratiques : l'instituteur censeur devient pédant et finit par voir désertir ses bancs d'école. Voilà le sort réservé à celui qui ose tenter la réforme d'abus qui non seulement retardent le progrès de l'art musical, mais le dégradent même.

Un obstacle plus sérieux encore est l'absence parmi nous de critiques possédant les talents et l'habileté voulus. Cette objection est plus plausible sans doute. Nous croyons cependant devoir répondre que si, dans un pays aussi nouveau, possédant d'aussi faibles ressources que le nôtre, nous attendons patiemment la venue parmi nous d'hommes de génie exercés dans l'art de la critique, tels que ceux qui concourent si habilement à la rédaction des grands journaux Européens, nous laisserons à l'art musical le temps de se corrompre au point que nul effort ne saurait plus le ramener à la hauteur qu'il doit occuper parmi nous.

Confessant hautement l'impuissance de nos forces, nous ne voulons pourtant pas reculer

(1) On souscrit à Paris, 19, rue de Sevres, au siège de l'Œuvre, et au nom de M. Vrayet de Surey, administrateur gérant.

devant une tâche rude et ingrate à la vérité, et que d'autres plus habiles que nous auraient dû entreprendre depuis longtemps. Nous avons encore présentes à l'esprit les admirables paroles de M. Granier de Cassagnac : "Si la critique, dit-il, veut conserver son influence, il faut qu'elle retrouve son ancienne ardeur et se rappelle ses sévères obligations. Il faut qu'elle donne aux règles du goût l'appui des principes conservateurs. De là lui viendra l'autorité. Nous ne lui disons pas de repousser loin d'elle les calomnies, les injures, seules ressources d'une presse immonde. Nous ne confondons pas les lottes de l'art avec d'ignobles pugilats. Mais nous recommandons à ceux qui aspirent au rôle de censeurs parmi leurs émules et leurs égaux, de montrer qu'ils sont dignes, par leur élévation morale, d'une si importante fonction. Il faut que tout ce qui sort de leur plume soit empreint à la fois de la passion du beau, d'une juste rigidité envers les choses et de modération envers les personnes. Ils doivent, avec des principes stables, qui communiqueront à leurs paroles la chaleur et l'unité, s'élever au-dessus des coteries et des partis. Ils encourageront les nobles efforts, les tentatives louables ; ils prêteront leur crédit au mérite inconnu ; ils soutiendront le talent *contre l'envie et la médiocrité*. Ils se tiendront écartés de tous les extrêmes, sachant que l'esprit qui exagère le bien est souvent le plus près du mal. Le public réformé par la réflexion et par d'utiles conseils, s'armera lui-même d'une légitime rigueur et prendra un intérêt plus vif aux travaux de l'intelligence, alors une nouvelle époque artistique pourra fleurir.

"Et duræ quercus sudabant roscida mella."

Adoptant comme guides de notre conduite les excellents principes énoncés ci-dessus, nous proposons de travailler selon la mesure de nos forces à la réforme de quelques-uns des abus les plus criants qui se font remarquer chaque jour dans l'exécution de la musique en public. Quand nous ne réussirions qu'à provoquer une discussion utile et sérieuse,—où à attirer un instant l'attention réfléchie des amateurs (les *véritables* artistes sont fort rares parmi nous),—nous serons amplement dédommagés des nombreux désagréments auxquels nous expose notre tâche.

Il est très regrettable qu'en général les personnes auxquelles on confie,—ou qui prennent la direction d'organisations musicales, à Montréal, s'acquittent si légèrement de leurs fonctions importantes. Dans certains cas, ce sont peut-être, les ressources en tout genre qui font défaut à l'Impressario. Le plus souvent, cependant, la faute principale réside chez ce directeur lui-même. Est-on *Maître de chapelle*, on fera consister le beau musical en un chœur fort nombreux, fort puissant à l'endroit du vacarme, mais très-peu exercé. Le chef de musique militaire, mieux connu ici sous le nom de maître de *band* (que l'on a bien soin de faire rimer musicalement sur *dinde*) concentre l'excellence musicale dans une énorme grosse caisse, dans un ample pantalon zouave, dans quelques fiers plumets. L'Impressario de concerts travaille généralement l'exécution *typographique* de son programme pendant une vingtaine de jours. *Vingt quatre heures* souvent lui suffisent pour la préparation musicale de son *grand concert* ; ainsi du reste.

Nous écartant, pour le moment, des extrêmes (de la musique d'église et de celle de concert, pour y revenir prochainement), nous dirons un petit mot sur ce que nous continuerons à nommer, par convention, *bande*.

Montréal, ville de cent mille âmes, ne peut guères s'enorgueillir de posséder de bande qui puisse être comparée favorablement avec celles de villes très-inférieures d'Europe, et même des Etats-Unis. Celle de M. Hardy, qui a incontestablement le plus de droits au titre de musique militaire, remplit le mieux le vide dans nos fêtes nationales et publiques : nous lui reconnaissons même deux excellentes qualités : les instruments sont généralement assez d'accord et on y joue avec entrain. Elle pêche cependant (en commun avec toutes les autres bandes de la ville) par l'absence d'expression dans son jeu. On n'y distingue guères de *pianos* ou de *fortes*.

Dans le discernement des morceaux, on pourrait, ce nous semble faire preuve de meilleur goût. Ainsi, le *pas redoublé* dans lequel est introduit un air favori de la *Somnambule*,—que l'on exécutait devant le marché Bonsecours à la Procession de la Fête-Dieu, était non-seulement déplacé dans une circonstance aussi solennelle, mais ne convenait même pas à une

marche grave, puisque la ritournelle, à la fin, devant être jouée *ad libitum*, et non dans le même rythme que ce qui précédait, ne pouvait convenir à un *pas mesuré*.

On pourrait surtout introduire de grandes améliorations dans l'*arrangement* de la musique de Bande en général;—la plupart des maîtres de Bande feraient infiniment mieux d'adopter quelques uns de ces nombreux et excellents morceaux arrangés et publiés (sur petites cartes expressément pour Bandes) par d'habiles musiciens, qu'une longue expérience a parfaitement habitués à ce travail,—que de s'aventurer à faire des partitions *effrayantes* comme la plupart de celles qui ont écorché nos oreilles le jour de notre Fête Nationale.

Malgré les quelques défauts que nous avons signalés ci-dessus, la Bande Hardy s'est acquis les sympathies du public musical de notre cité. On y reconnaît l'*étoffe* d'une excellente musique militaire. Nous engageons instamment tous ses membres à s'exercer fréquemment et assiduellement. Qu'ils n'adoptent que de la musique *convenablement arrangée*, surtout que les *tambours* dominent un peu moins—et avec la persévérance que nous reconnaissons à son zélé directeur, cette organisation, sous peu luttera avec succès contre la Bande plus exercée de M. Prince.

Nous espérons que ces courtes remarques seront prises en bonne part, et que l'on n'y verra que le désir sincère qui nous anime et qui nous engage à travailler à la conservation du beau dans l'art musical.

Dans un prochain article, nous nous permettrons de passer fidèlement en revue quelques unes des autres organisations musicales de notre bonne cité.

CŒCLUS.

ESQUISSES NATIONALES.

CONTE POPULAIRE.

Il ne faut jamais remettre au lendemain ce qu'on peut faire le jour même.

Tandis que je me trouvais à Québec, j'avais si souvent admiré, du haut de ses remparts, le village de la Pointe-Lévi dont les maisons semblent avoir escaladé l'autre rive du St. Laurent, qu'un beau jour je me décidai à traverser le

fleuve pour aller examiner de plus près ce riant paysage que je ne pouvais me lasser d'admirer de loin.

Bien m'en prit, car je rapportai de cette excursion champêtre une histoire et ce singulier aphorisme qui lui servira d'introduction : "La pluie est l'amie des canards en général, et des gens de lettres en particulier."

Et voici pourquoi :

Il y avait déjà longtemps que je marchais devant moi—suivant toujours le vieux chemin comme Jean Lafortune—et respirant à pleins poumons cet air pur et embaumé qu'on ne respire qu'à la campagne, lorsque je crus m'apercevoir qu'il allait pleuvoir.

De gros vilains nuages noirs couvraient petit à petit ce beau ciel bleu qui souriait à mon départ; le soleil qui apparemment n'aime pas les nuages, achevait de voiler sa face éblouissante et ne jetait plus que, de temps à autre, sur cette belle nature, quelques pâles rayons—tristes comme l'adieu d'un mourant.

En même temps, un vent furieux venu du nord et soufflant par raffales, soulevait toute la poussière de la route en tourbillons épais. Sans être augure ou astronome, je conclus que la tempête n'était pas loin et que le plus prudent était de s'en retourner. Mais à peine avais-je fait quelques cents pas dans la direction de l'embarcadere qu'un nuage qui semblait danser au-dessus de ma tête creva tout-à-coup—et des gouttes de pluie larges comme des écus, mêlées à des grêlons—se mirent à tomber en crépitant sur la poussière du chemin,—faiblement d'abord, puis avec violence et par torrents comme si toutes les cataractes du ciel se fussent ouvertes.

En un clin-d'œil, j'avais gravi les trois ou quatre marches formant le perron d'une ferme située à ma gauche—et sans perdre de temps à heurter—j'entrai par la porte de devant, tandis que les gens de la maison rentraient par la porte de derrière.

Après nous être secoués, de part et d'autre—avec cette satisfaction que l'on éprouve, tout en étant mouillés—de ne pas l'avoir été davantage—j'allai droit à un brave homme d'une quarantaine d'années qui me paraissait le chef de la famille, et lui demandai, en le saluant, la permission d'allumer.

—Asseyez-vous, Monsieur, et faites comme chez vous, me répondit-il, ou plutôt entrez-ici,

vous serez plus à l'aise ; en disant ces mots il avait ouvert la porte d'une pièce assez vaste, servant de salon et d'une éblouissante propreté.

Si curieux que je fusse d'examiner la nombreuse famille de mon hôte improvisé, je ne me fis cependant pas prier, d'autant plus qu'un chien énorme, crotté jusque par dessus les oreilles et les poils ruisselant de pluie, s'obstinait à venir flairer les pans de mon habit, malgré la défense réitérée de ses maîtres grands et petits, modulée sur tous les tons :

— Marche te coucher, Castor !

Or donc, j'étais installé dans le salon—commodément assis et fumant comme un bienheureux le tabac de mon hôte qui fumait aussi. Nous parlions de choses et d'autres, lorsque mon attention se concentra tout-à-coup sur un beau cadre doré qui ornait le dessus de la cheminée, et qui me paraissait renfermer deux lignes de belle écriture.

Tout en causant, j'essayai de déchiffrer ces deux lignes, mais n'y parvenant pas assez vite à mon gré, je me levai et arrivai en face du cadre je lus cette grande vérité :

Il ne faut jamais remettre au lendemain ce qu'on peut faire le jour même.

—Voilà une admirable maxime, dis-je, il est malheureux qu'elle ne soit pas toujours suivie à la lettre.

—Oui, répondit, mon hôte, car tous ceux qui la suivent s'en trouvent bien. A l'heure qu'il est, après trente ans, je crois encore que cette maxime est le meilleur héritage que m'ait laissé mon défunt père dont le bon Dieu doit avoir l'âme.

—Alors ce cadre provient de votre père ?

—Oui, Monsieur, et c'est toute une histoire.

—Une histoire, dites-vous, ah ! voilà qui s'accorde bien. Moi qui en cherche justement,—me feriez-vous le plaisir de la raconter ;—je gagerais qu'elle doit être très-intéressante.

—Très-volontiers, d'autant plus que la pluie ne cessera de si tôt. C'est un coup du nord-est, nous en avons pour trois jours francs.

Nous aurions pu en avoir pour un mois que cela m'eût été parfaitement indifférent. Je tenais une histoire,—une histoire ayant la senteur du terroir Laurentien—comme dit si bien M. Taché ; je déposai donc ma pipe pour mieux me recueillir et mon hôte commença ainsi :

—Il faut savoir Monsieur, que je ne suis pas

né ici. Mon défunt père n'avait qu'une petite terre à Ste. Lazare, la paroisse des *quêteux*, comme on dit, à quelques lieues plus bas dans les terres. Or donc, il y a bien longtemps de ça, —un soir d'été que le bon homme veillait avec quelques voisins,—la conversation vint à tomber sur les avocats, et tous, hormis mon père qui n'avait jamais eu affaire aux gens de loi, s'accordaient à dire qu'il n'avait rien de mieux au monde qu'une *consulte* (consultation).

Un tel, grâce à une consulte, avait gagné cinquante piastres.

Un autre avait vu reculer les limites de sa terre d'un demi arpent sur toute sa longueur. Bref, Baptiste renchérissait sur Pierre et Pierre sur Baptiste, si bien que mon brave défunt père en rentra tout pensif à la maison, bien résolu à avoir, lui aussi, sa consulte, à la première occasion.

La moisson approchait ;—si tôt qu'il eût coupé son blé, il attela un beau matin sa jument blonde, et se rendit à Québec.

Après avoir cherché quelque temps le bureau d'un avocat, il en découvrit un, entra et s'assit, attendant son tour, après avoir eu soin de déposer son chapeau à terre et de ramener ses jambes sous lui de manière à occuper le moins d'espace possible dans ce bureau qui lui faisait l'effet d'un sanctuaire.

—Eh bien ! le père, qu'y a-t-il à votre service, lui dit l'avocat après avoir congédié les autres visiteurs.

—Je voudrais une consulte, Monsieur.

—Fort bien ; contez-moi votre affaire....

—Quelle affaire, Monsieur ? je n'en ai pas d'affaire moi ; je ne vous demande qu'une consulte, et une bonne, comme celle de Baptiste par exemple.

—Mais êtes-vous en procès ?

—Non.

—Voulez-vous en faire un à vos voisins ?

—Sainte croix bénite ! que le bon Dieu m'en préserve.

—Mais enfin vous devez toujours avoir un motif quelconque pour demander une consulte ?

—Non, Monsieur, fit mon père en se levant tout-à-coup,—voici ce que c'est ;—et il se mit à raconter tout ce qu'il avait entendu à St. Lazare. Baptiste a gagné dix arpents de terre avec une consulte ; le gros Pierre a gagné cinquante piastres avec une consulte. Les con-

sultes des avocats sont bonnes comme vous voyez; donnez m'en donc une pour l'amour du ciel,—ça fait que je courrai ma chance comme eux autres.

—C'est bien, le père, rasseyez-vous, lui dit l'avocat en faisant semblant d'ouvrir quelques-uns des gros livres de sa bibliothèque.

Mon père le suivait des yeux. Bientôt il le vit écrire quelques mots, et au bout d'un instant il lui remit d'un air solennel le bout de papier que vous venez de lire, et que mon défunt père reçut avec les marques du plus profond respect.

—C'est une piastre pour votre consulte, mon brave homme, suivez-la bien et que Dieu vous bénisse.

—Merci, fit mon père en payant l'homme de loi, que le bon Dieu vous bénisse aussi et bonne santé.

Arrivé dans la rue, il plia soigneusement sa consulte en quatre, l'enveloppa dans son mouchoir, et l'attacha à sa veste, du côté du cœur, avec quatre épingles.

A deux heures, Monsieur, à peu près à l'heure où nous parlons, mon défunt père était de retour: et comme vous pouvez bien le penser, il n'eut rien de plus pressé que de montrer sa consulte. Je m'en souviens encore comme si ça s'était passé hier. Personne ne sachant lire chez nous, je n'avais alors que sept ou huit ans, on m'envoya quérir le maître d'école. J'y courus comme le vent. Dès qu'il fut arrivé, mon père lui tendit avec joie le papier qu'il avait rapporté de la ville—et le maître d'école le lut à haute voix en déclarant que c'était magnifiquement écrit,—et bien pensé, ajouta mon défunt père, en serrant soigneusement sa consulte, avec son contrat de mariage et son image de première communion.

Il faisait une chaleur accablante cette journée là.

—Va donc te reposer mon pauvre José, lui dit ma bonne vieille mère que vous avez vue en entrant: il me semble que tu l'as bien gagné, tu n'en seras que plus alerte demain pour rentrer notre grain.

—Y penses-tu ma vieille, répondit mon père qui achevait de mettre son habillement de la semaine. Y penses-tu?... *Il ne faut jamais remettre au lendemain ce qu'on peut faire le même jour.* Nous allons rentrer notre grain

tout de suite, et si Baptiste a achevé de rentrer le sien, il nous donnera un coup de main. Va voir, s'il est chez lui, mon gros.

Le soir notre récolte était dans la grange. Durant la nuit il s'éleva une tempête furieuse. Un coup de nord-est comme aujourd'hui, ça dura trois jours. La pluie tombait à torrents. Si notre récolte fut restée dehors, elle était perdue. Depuis lors, mon défunt père a toujours suivi la consulte à la lettre, et pour ne pas la perdre de vue, c'est lui-même qui la fit encadrer. Une dizaine d'années plus tard, nous quittâmes St. Lazarre pour venir nous établir ici. Dieu nous a bénis, nous sommes heureux et contents et tout nous réussit parce que "*nous ne songeons jamais à remettre au lendemain ce que nous pouvons faire le jour même.*"

PAUL STEVENS.

FEUILLETON:

FREDERIC OU LE JEUNE BATELIER.

I.

Dans un faubourg de la petite ville de Tolède, Etat de l'Ohio, on voyait naguère une maisonnette d'un seul étage, bâtie avec une simplicité modeste, qui lui donnait d'abord un air de ressemblance avec une douzaine d'autres maisons voisines, habitées par de pauvres gens. Mais bientôt un cachet de propreté, de calme et de tranquillité la faisait distinguer entre toutes. Le petit enclos, faisant face à la porte, au lieu de servir d'auge aux cochons, et de n'être qu'un receptacle de fumier et d'ordure, après avoir été expurgé des mauvaises herbes qui l'obstruaient, était soigneusement bêché, ratissé, garni de fleurs et défendu par un joli treillage. La bignonne écarlate s'enroulait autour de ses barreaux moisissés, cachant leur vétusté sous le manteau resplendissant de ses feuilles vertes ou cramoisies, et les élémathes et les volubilis, par la diversité de leurs couleurs et la grâce de leurs entrelacements, attiraient et captivaient les yeux.

S'il vous arrive, dans la partie occidentale de l'Amérique, qu'une maison semblable à celle-ci vienne s'offrir à votre vue, ne savez-vous pas instinctivement ce que vous y trouverez à l'intérieur? Ne vous semble-t-il pas voir le plancher du salon diapré d'un sable fin et brillant? et des meubles soigneusement frottés, et des rideaux de mousseline blanche comme la neige, ne semblent-ils pas vous souhaiter la bienvenue?

C'était là, du moins, l'image de l'intérieur de cette maisonnette. On y remarquait, tout d'abord, un vieux livre de famille, apporté en ce lieu des montagnes sau-

vages du New-Hampshire ; au milieu se trouvait consigné sur un feuillet le mariage de James Sandford avec Mary Irviney ; — puis, hélas ! venait une autre note, tracée d'une main tremblante, qui faisait mention de la mort de James Sandford, à Tolède. Et cette jeune femme, au teint pâle, à la taille mince et élancée, dont les yeux bleus expriment le calme, la douceur et la résignation d'une âme pieuse, était naguère la vive, mais, en même temps, l'active, l'énergique jeune fille du Hampshire. Elle avait quitté son pays natal en compagnie d'un mari au cœur mâle, à l'intelligence développée. Il était, lui, fort, ardent, entreprenant... Elle, soigneuse, prudente, posée, d'une merveilleuse adresse pour tous les ouvrages d'aiguille. — Il s'ingéniait aisément pour acquérir ; elle ne montrait pas moins d'habileté pour conserver. Leurs qualités respectives composaient toute leur fortune, mais la voix publique n'en disait pas moins tout haut que Sandford était fait pour réussir ; et Mary savourait avec orgueil ces éloges dans le fond de son cœur. Mais, hélas ! ce cœur ardent et dévoué de la jeune fille, cette main vigoureuse, et cet esprit ingénieux et sagace du jeune homme furent tout d'un coup paralysés... Deux semaines de la fièvre du pays suffirent à ce brusque changement.

Cependant Mary survécut. La voilà aujourd'hui avec un enfant de quelques mois qu'elle allaite, et un petit garçon de six ans, aux yeux et aux cheveux bruns, placé devant elle. — Ce sera le héros de cette histoire.

Ah ! la mort et la douleur sont des institutrices précoces ! Que de pensées surgirent dans la tête de cet enfant, à la vue de son père immobile sur son lit, à la vue de la douleur calme et profonde de sa mère, qui se trahissait de temps en temps par des soupirs et des larmes !

Le petit garçon interrompit tout à coup un moment de morne silence, en s'écriant : — O maman, ne pleurez pas ainsi ; je vous reste pour prendre soin de vous ; soir et matin, je prie pour vous, chère maman !

Et Mary, à ces paroles du cœur, trouvait de la douceur dans ses larmes, et, en regardant avec complaisance les grands yeux noirs de Frédéric, brillants du feu de la piété filiale, elle sentait que la prière de son petit intercesseur ne montait pas en vain vers Dieu ; " car," dit Notre-Seigneur Jésus-Christ, " les anges contemplent toujours la face de mon père, qui est dans le ciel."

Au bout de quelques jours, plus calme, Mary commença à regarder en face sa situation, comme une brave et digne femme qu'elle était. Réduite à ses seules forces, elle ne pouvait prétendre à réaliser les plans qu'elle avait formés naguère, quand elle pouvait compter sur le concours de son mari. Mais, enfin, elle était veuve avec deux enfants ; il fallait multiplier ses *facultés*, comme dit le vieux Yankee. C'est ainsi qu'elle était tour à tour couturière adroite ou blanchisseuse et repasseuse habile.

Aussi, les élégants de Tolède s'extasiaient-ils devant leurs chemises d'une blancheur de neige et leurs jabots plissés avec une régularité et un goût incomparables. Dans son intérieur, sa petite fille de cinq mois était tenue avec une propreté minutieuse, et sa mise, simple et modeste, révélait la sollicitude et le bon esprit de la mère. Quant à Frédéric, c'était bien le plus joli, le plus adroit et le plus espiègle de tous les bambins de Tolède, qui, d'ailleurs, reconnaissaient unanimement sa supériorité. Il n'en était pas plus fier. A la maison, il se chargeait de tordre tout le linge mouillé et de l'étendre. C'est encore lui qui vieillait, la nuit, qui soignait, le jour, sa petite sœur, et qui s'ingéniait de mille façons pour la récréer et la distraire. Un jour, son imagination s'alambiqua à ce point de faire d'une vieille caisse une élégante locomotive, dans laquelle il traînait triomphalement Jenny, folle de joie. A table, il remplaçait son père, et c'était les mains jointes et d'un air grave et respectueux qu'il récitait le *Benedicite* et les Grâces. Sa mère s'unissait de cœur à ces prières et répondait mentalement *Amen*. Frédéric réussissait encore très bien, à scier ou à fendre du bois très proprement, sans s'inquiéter de la disproportion qui existait entre sa petite taille et la grande scie et l'énorme hache qu'il employait. Il faisait toute commission, toute emplette, tout marché, avec un air d'importance affairée, qui servait à l'édification générale. Enfin il possédait à fond le prix des vivres et des denrées : on ne lui aurait pas surfait d'un liard le beurre, les œufs, le lard, les pommes cuites, etc. ; car, " ainsi que le disait, un jour, la fruitière de sa mère : — Bien fin qui lui en montrera."

Dans les longues soirées d'hiver, après que la petite fille avait été couchée, Frédéric et sa mère se trouvaient réunis dans l'intimité du tête-à-tête. Assis tout près de sa mère, une ardoise à la main, le jeune Sandford s'appliquait à faire des chiffres et des lettres, ou se délassait en lisant un chapitre de l'histoire sainte, et cela suivait toujours un petit entretien, tout d'épanchement et de tendresse : la mère et le fils dressaient de petits plans d'avenir, et sanctifiaient ensuite par la prière le repos qu'ils allaient goûter, et quand, avant de se retirer, cette mère tendre s'agenouillait auprès du lit de Frédéric pour y prier à haute voix, le petit garçon versait des torrents de larmes, cédant à une émotion étrange dont il ne pouvait se rendre compte. C'est qu'il y a dans l'accent d'une prière fervente quelque chose qui émeut le cœur, même avant qu'elle soit comprise. Les intonations saintes de cette prière sont une espèce de musique céleste ; et, quand quelque événement de la vie rappelle à l'homme égaré par ses passions la prière de sa mère, il est ému jusqu'aux larmes.

Ainsi se passèrent les premières années de Frédéric. Quant à sa petite sœur, au contraire, aussitôt qu'elle

fut assez grande pour trotter par toute la maison, elle se montra d'une effrayante imagination pour le mal. C'était elle qui, après avoir renversé un panier rempli de linge, versait dessus, sans sourciller, une cruche pleine de mélasse; c'était encore elle, qui, avec des efforts incroyables, parvenait à coucher sur le côté un grand seau d'eau, que, par mégarde, on avait laissé à sa portée. C'était toujours elle qui plongeait la grande et débonnaire Mimi dans un baquet où elle la condamnait à prendre un bain forcé; enfin, c'était elle, invariablement elle qui essuyait le plancher avec le linge fin de sa mère, tout fraîchement repassé, et bredouillait dans le langage le plus babylonien la justification ou l'explication de ces diableries beaucoup trop prolongées. Tous les jours, la pauvre mère déclarait qu'il fallait absolument faire rentrer cette enfant dans l'ordre; mais la mauvaise petite frisée ne tenait compte de rien, n'entendait à rien; et si vous lui parliez gravement; si vous lâchiez les grands mots de justice rétributive, d'obéissance et de désobéissance, elle se prenait à rire comme une folle, et M^{me} Sandford et son fils, qui venaient de lui représenter les conséquences désastreuses de ses prouesses, malheureusement étaient entraînés par ce funeste exemple et riaient aussi.

Mais les années, dans leur cours uniforme, amenaient de nouveaux sujets de peines et d'inquiétudes: Frédéric grandissait à vue d'œil et ses forces répondaient à sa taille, tandis que, tout à l'inverse, la santé de sa pauvre mère allait en s'affaiblissant par degrés. Il se passait quelquefois une semaine sans qu'elle pût quitter son lit, et, quand elle se levait, elle avait le frisson ou la fièvre; puis hélas! pour surcroît de tourments, les vivres se consumaient avec une rapidité alarmante, et les vêtements s'usaient trop promptement. Aussi, malgré la dextérité de ses doigts dans les divers travaux à l'aiguille et son habileté remarquable pour la confection de tout objet de toilette, mistress Sandford ne put s'empêcher un jour de reconnaître que ses chers enfants avaient la mine de mendiants. En outre, des voisins charitables lui soufflaient à l'oreille qu'il était bientôt temps de s'occuper sérieusement de son petit garçon; qu'il commençait à être d'âge à gagner sa vie.

La même idée était venue déjà à Frédéric, et voici dans quelles circonstances.

Comme il se promenait, un jour, le long du canal, absorbé dans son admiration pour les chevaux qui traînaient la barque par une corde attachée sur leur large poitrail, car Frédéric se sentait pour ces animaux une sympathie qui lui aurait fait passer une journée entière assis sur leur dos, il fit rencontre du capitaine W... qui fut frappé de l'air ouvert et éveillé de l'enfant, et de la vivacité de ses gestes et de ses mouvements. L'idée lui vint aussitôt de l'enrôler parmi les tireurs du bateau. Aux premiers mots de sa proposition, le capitaine vit

qu'il n'avait pas à craindre un refus; il ne manquait à Frédéric pour se mettre à la besogne que le consentement de sa mère.

Mary n'eut que des larmes pour accueillir cette proposition. En vain Frédéric affirma-t-il avec une chaleur entraînante que sa conduite serait exemplaire, et qu'il deviendrait indubitablement le paragon des enfants sages et raisonnables, cette éloquence solennelle ne fit qu'entretenir la douleur de la pauvre femme, qui ne pouvait s'accoutumer à l'idée de se séparer de son fils.

Toutes les fois que cette mère éprouvée jetait les yeux sur le lit de son enfant, auprès duquel elle avait fait tant de prières ferventes, il lui venait des pensées douces, innocentes, saintes... Elle voyait de nouveau son fils, les joues rouges, ses longs cils noirs abaissés, dormant du sommeil confiant de l'innocence... Mais une pensée toute différente a, soudain, traversé son cœur; elle tressaille; elle a vu son cher enfant sur le bateau, au milieu de bateliers grossiers, pleins de vin, jurant, mâchant du tabac, à pleine bouche, s'enivrant avec de l'eau-de-vie ou du whisky, ayant enfin toutes les habitudes qui conduisent au mal.—Ah! malheureuse! auras-tu jamais le courage de détacher de ton sein ton enfant chéri pour le jeter au milieu de cette tourbe dégoûtante! Combien vous devez de vifs remerciements à Dieu, vous, mère plus fortunée, qui pouvez garder votre fils auprès de votre cœur, jusqu'à ce qu'il soit assez âgé pour affronter les orages de la vie. Non, ce n'est pas pour les commodités et les agréments promis par l'aisance ou la fortune que la mère doit à Dieu ses actions de grâces, mais, dans quelque condition qu'elle soit placée, elle lui doit une reconnaissance infinie parce qu'il lui permet de diriger les premiers pas de son enfant dans la carrière qu'il doit suivre; qu'elle peut, à mesure de son développement physique et moral, le guider, le surveiller, le sauvegarder, en un mot...

Cependant, la nécessité criait, d'une voix d'airain, à mistress Sandford, qu'il fallait se soumettre à sa loi. Profondément affligée, mais toujours pleine de confiance en Dieu, la pauvre mère se résigne alors à faire le petit paquet de son enfant, et, au moment de la séparation, elle lui répéta plus vivement que jamais les conseils et les avertissements qu'elle lui donnait chaque jour.

Frédéric était rayonnant au contraire: il était plein de confiance et d'espérance. Les appréhensions de sa mère le faisaient sourire, car, en lui-même, il était parfaitement convaincu qu'il ne cesserait jamais d'être un honnête garçon; que jamais, non plus, il ne proférerait ni jurement, ni blasphème. Enfin il était tout aussi certain de n'avaler ni eau-de-vie, ni spiritueux d'aucune espèce. D'autre part, la perspective était riante: les chevaux qu'il aimait tant feraient sa monture quotidienne dans le jour, et cela, tant que durerait l'année; puis, le soir, il rapporterait à sa mère le salaire de sa

ournée. Toutes ces choses étaient claires, nettes, évidentes; aussi ne manqua-t-il pas de les faire valoir, à l'heure du départ.

En Amérique, on regarde généralement comme un devoir sacré de donner une bonne nourriture et le gîte aux ouvriers ou journaliers de quelque catégorie que ce soit; et il est fort rare qu'on les excède de travaux. Les inquiétudes d'une mère ne doivent donc pas se tourner de ce côté.

(La fin au prochain numéro.)

UN PEU DE TOUT.

C'était aux assises, dans un département du Centre: Une cuisinière paraissait devant le jury, accusée d'empoisonnement sur la personne de sa maîtresse.

Après longue délibération, elle est acquittée.

—Ma fille, lui dit le président, MM. les jurés vous acquittent, mais rappelez-vous bien ceci: si jamais ma cuisinière venait à me quitter, il est tout à fait inutile de vous présenter chez moi,—quels que soient d'ailleurs vos certificats.

Un Anglais regarde trop attentivement le grand cadran de l'Hôtel-de-ville.

Un filou lui enlève sa montre.

L'Anglais va faire sa déposition chez le commissaire de police en ces termes, et avec un accent que je n'imiterai pas:

—Pendant que je regardais la grosse *quelle heure il est*, un voleur me prendrait mon petit *quelle heure est-il*.

—On connaît l'orgueil et les prétentions d'ailleurs fondées de Madame de Staël. Elle fesait un jour une promenade en bateau sur le Lac Léman, en Suisse, en compagnie du Marquis de B. émigré de la première révolution française et célèbre par sa galanterie et ses bonnes manières, et de Madame Récamier, femme non moins belle que distinguée par son esprit.

Madame de Staël voulut mettre à l'épreuve le gentil-homme français.

—Monsieur le marquis, lui demanda-t-elle tout-à-coup, si nous tombions à l'eau, madame et moi, laquelle retireriez-vous d'abord?

—La question est délicate, reprit le marquis, vous concevez, madame, que je ferais tout pour vous sauver toutes les deux.

—Mais encore que cela fût impossible, quel serait votre choix?

—Madame de Staël, reprit le marquis, vous savez tant de choses..... vous savez tant de choses, que nécessairement vous savez..... *nager*.

—Monsieur, disait le célèbre tailleur G... à un client récalcitrant, je ne vous ai jamais tracassé pour ma note et vous me payez d'ingratitude...

—Pourvu que je vous paye! dit l'autre.

L'avocat des pauvres de Chambéry ou d'Albertville, peut-être, était un défenseur merveilleux.

Payé grassement par son gouvernement et les clients riches, il faisait de la fantaisie quand il s'agissait de pauvres diables à défendre.

Un petit boulanger de la ville était accusé d'avoir vendu à faux poids.

—Messieurs, dit l'avocat des pauvres en s'adressant aux juges, mon client est une abominable canaille; non-seulement il vend à faux poids, mais encore il y met de l'impudeur, car ce n'est pas de dix ou vingt grammes qu'il surfait, mais d'une livre sur deux. Chacun le sait, il a déjà été condamné trois fois pour le même motif, c'est pourquoi je vous demande son acquittement. En effet, puisque tout le monde savait parfaitement qu'il volait, et que tout le monde allait chez lui en le sachant, il ne trompait personne. Vous ne pouvez donc le condamner, car il est innocent, aussi innocent au moins qu'il est canaille."

Un habitant de Martigues écrit à Paris pour avoir une pompe.

On la lui expédie.

Grand embarras pour lui: il ignore la manière de s'en servir.

Il écrit de nouveau et demande un ouvrier.

L'ouvrier arrive.

—Posez-moi ça dans le jardin, dit notre homme.

L'ouvrier descend au jardin, et, après deux heures de recherches, il remonte vers le bourgeois:

—Je ne trouve pas le puits, dit-il.

—Quel puits?

—Celui où je dois poser la pompe.

—Vous plaisantez, je crois..... Si j'avais un puits, je me moquerais pas mal de votre pompe.

—Quelques pensées de Châteaubriand: Les plaisirs de la jeunesse, reproduits par la mémoire, sont des ruines vues aux flambeaux.

—La vanité d'auteur serait la plus détestable de toutes, si elle n'en était pas la plus bête.

—Dans les supposition que mon nom laisse quelque trace, je le devrai au *Génie du Christianisme*.

—Ce n'est pas même chose d'être au-dessus ou au-dessous des crimes.

—Il y a des temps où l'élévation de l'âme est une véritable infirmité—personne ne la comprend.

—Un homme vous protège parce qu'il vaut, une femme parce que vous valez: voilà pourquoi, de ces deux empires, l'un est si odieux, l'autre si doux.

L'EXILÉ DE LA-BAS !

Paroles d'HIPPOLYTE VIOLEAU.

Musique de Melle. EMMA BLAIN DE ST. AUBIN.

PIANO.

Andante.

p

En - fants c'est l'heure où l'on prie, Tout le vil - lage est à ge -

noux, U - nis - sez aux pieds de Ma - rie Vos

Rall.

cœurs et vos ac - cents si doux. Près de la Rei - ne d'in - no -

cen - - ce, (Priez, en - fants, pri - ez tout bas!) La can-

deur a tant de puis - san - - - - ce (Pri - ez, en - fants, pri - ez tout

p REFRAIN.

bas!) Pri - ez, en - fants, pri - ez tout bas

Pour notre ex - i - lé de là bas ! Pri - ez, en - fants, pri - ez tout

bas, Pour notre ex - i - lé de là bas !

Il avait à peine votre âge,
 Il était simple comme vous
 Lorsque, chassé par un orage,
 Son vaisseau l'éloigna de nous ;
 Et depuis nous pleurons sa perte !
 (Priez, enfants, priez tout bas !)
 La France nous semble déserte,
 Priez, enfants, priez tout bas !
 (*Refrain.*)

Son souvenir garde sa place
 Même dans ce siècle si froid ;
 Et, comme une plante vivace,
 Plus on le coupe, plus il croît.
 En vain l'on efface l'histoire,
 (Priez, enfants, priez tout bas !)
 Notre cœur a bonne mémoire,
 Priez, enfants, priez tout bas.
 (*Refrain.*)